

UNIVERSITE DU QUEBEC

Résumé du mémoire

présenté à

L'Université du Québec à Trois-Rivières

comme exigence partielle

de la maîtrise ès arts (lettres)

Emmanuel Catovic

Licence ès lettres

L'Aventure dans l'oeuvre romanesque de Cendrars

Février 1976

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

L'aventure dans l'oeuvre romanesque de Blaise Cendrars est analysée sur trois plans différents : le plan matériel, le plan de la condition humaine, le plan de la création.

Sur le plan matériel nous constatons que le héros, qu'il s'appelle Suter, Galmot, Moravagine, Dan Yack ou Thérèse, après une série de réussites dans le domaine où il évolue (affaires, société, destruction, arts et amours), subit un échec. L'entreprise dans laquelle il se lance connaît une période faste, malgré les difficultés et les obstacles qu'il faut aplanir. Au moment où le héros semble avoir gagné la partie, un événement inattendu et imprévisible, comme la découverte de l'or, la guerre avec ses spéculations, le précipite dans l'échec. Physiquement et socialement il subit une dégradation, mais moralement il grandit.

Les luttes, les tracasseries, l'hostilité des éléments naturels et de la société, laissent le héros en face de lui-même et de sa condition. Il vit son aventure métaphysique. Il se mesure aux forces qui s'opposent à lui, il se découvre, sa force s'affermie et il essaye de se dépasser. Il tend vers un absolu, vers une communion avec l'harmonie cosmique.

Nous constatons le même cheminement chez Cendrars sur le plan de la création. Son oeuvre romanesque est la somme des expériences qu'il a vécues dans sa vie mouvementée. Il choisit le modèle de ses personnages parmi les gens qu'il a côtoyés. Les épisodes de ses récits sont constitués par les événements de son époque.

A partir de cette matière première il affabule. Nous découvrons le cheminement de sa création qui se fait en trois étapes : un état de pensée, un état de style, un état de mot. La première étape est la phase de la perception, de l'observation, de la réflexion et du rêve. La deuxième étape est la phase de l'écriture; il donne corps à sa pensée et la moule dans la phrase. La troisième étape est celle de la recherche du mot, du détail précis.

Ainsi la création artistique devient une aventure. Comme ses héros, l'écrivain passe par différentes phases pour atteindre l'unité. La fusion de l'acte et du verbe aboutit à l'unité de l'existence et de l'essence.



## Table des matières

Chapitres		Pages
	INTRODUCTION.....	1
I.	REUSSITES ET ECHECS.....	3
	1. Réussite en affaires.....	4
	2. Réussite sociale.....	10
	3. Réussite dans la destruction.....	15
	4. Réussite artistique et amoureuse.....	16
	5. Echechs.....	19
II.	L'HOMME ET SA CONDITION.....	26
	1. Les personnages authentiques.....	27
	2. Les personnages imaginaires.....	32
	3. Le héros romanesque.....	42
	4. Le héros et la condition humaine.....	44
III.	L'AVENTURE ET L'ECRIVAIN.....	55
	1. La création du personnage.....	56
	2. La création du récit.....	59
	3. Phonographe, gramophone et dictaphone.	69
	4. Cheminement de la création.....	73
	CONCLUSION.....	85
	BIBLIOGRAPHIE.....	87

## INTRODUCTION

Parmi les noms de la vie littéraire et artistique du début du vingtième siècle, on trouve celui d'un jeune poète d'origine suisse, Blaise Cendrars, de son vrai nom Ferdinand Louis Sauser. Lecteur gourmand, buveur émérite, voyageur impénitent, ne dédaignant aucune classe sociale, il fut l'un des précurseurs du courant poétique moderne. Les Pâques à New-York et la Prose du Transibérien et de la Petite Jehanne de France, publiés respectivement en 1912 et 1913, sont considérés comme des pièces maîtresses de la poésie du début du siècle. Il semble que son influence sur Apollinaire ait été décisive.

Les études sur Cendrars s'arrêtent volontiers sur le poète et l'homme, très peu sur l'essayiste et le romancier. Pourtant l'oeuvre romanesque de Cendrars mérite une attention plus grande parce qu'il est un prosateur savoureux, plein de vigueur, et parce qu'on trouve en elle l'aventure de l'homme contemporain et son époque de grands bouleversements. Nul mieux que Cendrars, qui a vécu au jour le jour les événements heureux ou dramatiques de la première moitié du vingtième siècle, en s'impliquant fortement, ne pouvait, avec le talent exceptionnel qu'on lui connaît, donner un témoignage plus convaincant.

Le présent mémoire se propose de faire une étude de l'aventure de l'homme à travers l'oeuvre romanesque de Blaise Cendrars. Notre analyse se limite aux romans suivants: L'Or, Moravagine, Dan Yack, Rhum et Emmène-moi au bout du monde!...

Dans la première partie, nous étudierons les aspects de l'aventure qui se présentent sous forme de réussites financières, sociales et morales, et d'échecs qui s'ensuivent, exposant le héros au succès et à l'adversité. La deuxième partie s'arrêtera sur l'attitude du héros et sur sa condition humaine résultant de son contact avec la nature, la société et la vie. La troisième partie sera consacrée à l'écrivain vis-à-vis l'aventure de l'homme, plus particulièrement à la création littéraire qui puise son inspiration dans l'aventure personnelle.

Nous avons essayé de trouver la matière et l'inspiration de notre étude dans l'oeuvre romanesque de Cendrars. Les ouvrages consacrés à l'auteur, auxquels nous avons eu accès, restent muets sur ses romans. Cependant nous avons prêté une attention particulière aux passages de l'étude de Jacqueline Chadourne, Blaise Cendrars Poète du Cosmos, se rapportant aux oeuvres que nous analysons.

N.B. - Les citations de Blaise Cendrars contenues dans cette étude sont prises aux Oeuvres Complètes de Blaise Cendrars, Editions Denoel, 1960-1965 (tomes II, III et VII).

## CHAPITRE I

### REUSSITES ET ECHECS

Réussite en affaires - réussite sociale - réussite dans la destruction - réussite artistique et amoureuse - échecs.

Il est frappant de constater que les romans de Blaise Cendrars comportent une première partie consacrée aux actions des héros qui atteignent une certaine réussite matérielle. Dans Moravagine, elle s'étale sur les onze premiers chapitres, soit jusqu'au chapitre k (Cendrars a utilisé les 26 lettres de l'alphabet pour numérotter les chapitres de Moravagine). Dans Dan Yack, elle occupe tout le premier volet du roman, c'est-à-dire Le Plan de l'Aiguille. Dans Emmène-moi au bout du monde!..., nous trouvons un épisode de la réussite de Thérèse dans les quatre premiers chapitres. Dans l'Or, les six premiers chapitres

racontent la montée spectaculaire (de l'étoile) de Suter. La réussite matérielle de Galmot est également relatée dans les sept premiers chapitres.

### Réussite en affaires.

La réussite matérielle ne se manifeste pas de la même façon partout, elle prend des formes différentes. Il y a une parenté entre les réussites de Suter et de Galmot. Les héros de l'Or et de Rhum ont édifié des fortunes colossales à partir de rien, sinon de leur volonté de réussir.

Suter, parti sans le sou de sa Suisse natale, entreprend un voyage ponctué de péripéties. Il passe clandestinement en France dans le but de s'embarquer, au Havre, pour l'Amérique. Le 7 juillet 1834, il arrive à New-York d'où, graduellement, il pénètre dans le pays. En quatre mois, il traverse d'Est en Ouest les Etats-Unis, à cheval, dans des conditions difficiles, exposé aux intempéries et aux attaques des Indiens. Sa détermination lui fait braver tous les dangers. Sa destination, c'est la Californie. Il l'atteint par la mer.

Cinq années après son débarquement à New-York, Suter parvient au terme de son voyage aventureux. De Suisse en Californie, il s'est continuellement déplacé vers l'Ouest, traversant un pays, la France; un océan, l'Atlantique, et un continent, l'Amérique. Les immigrants, à cette époque héroïque, s'établissaient le long de la côte Est des Etats-Unis, Lui, aventurier décidé et audacieux, va de l'avant et ne s'arrête que lorsqu'il a atteint, l'un des

premiers, l'épique "Far-West". Malgré les avis contraires de son entourage, il fonce droit devant lui, s'assure la collaboration d'hommes de main et innove dans l'esclavagisme en déplaçant, de force, des Canaques, mais en leur permettant de conserver la dignité humaine qu'il leur avait ôtée momentanément.

Qu'était la Californie à cette époque? Un territoire négligé appartenant à la République de Mexico. Les autochtones vivaient dans une économie décadente. Grâce à Suter, la situation devait changer. Faisant preuve d'un génie d'organisation exceptionnel, il établit des fermes, fait de l'élevage, crée une industrie du bois pour répondre à ses besoins, construit des routes et un système d'irrigation.

Des ponts sont jetés, des pistes tracées, des marais desséchés, des étangs creusés, un puits, des abreuvoirs, des canalisations d'eau. Une première palissade protège déjà la ferme; un fortin est prévu. Des émissaires parcourent les villages indiens, et 250 anciens protégés des Missions sont occupés dans les différents travaux avec leurs femmes et leurs enfants. Tous les trois mois arrivent de nouveaux convois de Canaques et les terres cultivées s'étendent à perte de vue. Une trentaine de Blancs établis dans le pays sont venus se mettre à son service. Ce sont des Mormons. Suter les paie trois piastres par jour.

Et la prospérité ne tarde pas.

4,000 boeufs, 1,200 vaches, 1,500 mulets et chevaux, 12,000 moutons s'égaillent autour de la Nouvelle-Helvétie, à quelques journées de marche à la ronde. Les moissons rapportent du 530% et les greniers sont pleins à crever.<sup>1</sup>

---

1. L'Or, Les Oeuvres Complètes, Tome II, p. 152

Il étend son domaine jusqu'aux confins des territoires des Indiens, avec lesquels il a des démêlés.

Suter était devenu le propriétaire le plus riche et le plus prospère de l'Amérique du Nord, se ménageant des avantages et des protections aussi bien du Mexique que des Etats-Unis. Il était seul maître d'une contrée beaucoup plus grande que son pays bâlois, qu'il avait fui pour se soustraire aux poursuites des autorités suisses. Sa légende avait traversé les mers. Voici comment on le décrivait: "C'est un roi, c'est un empereur. Il est monté sur un cheval blanc. La selle est d'or, et les étriers et les éperons aussi, même les fers de son cheval."<sup>2</sup> Il avait atteint le faite de sa réussite matérielle édifiée grâce à son audace et à son cran.

L'aventure de Suter est un hommage aux capacités et à l'ingéniosité de l'homme qui croit en lui et qui est déterminé à bien mener son entreprise. Suter fascine par sa détermination. Quels que furent les obstacles qui se dressèrent sur sa route - obstacles d'origine naturelle ou d'origine humaine - il les surmonta ou les contourna, mais jamais il ne se sentit découragé. Il a travaillé sans cesse, comme un manoeuvre ou comme un maître d'entreprise, jusqu'à ce que son rêve de créer de toutes pièces un monde à lui se fût réalisé. Il consentit à se reposer à ce moment seulement, en se laissant emporter par le souvenir de sa famille et de sa patrie.

---

2. L'Or, Les Oeuvres Complètes, Tome II, p. 183

On trouve des analogies entre le destin de Suter et celui de Galmot. De journaliste fantaisiste dans Le Petit Niçois, d'homme du monde désœuvré et gaspilleur à la suite d'un riche mariage, il est envoyé par son beau-père en Guyane, où il est ensorcelé par le charme sauvage et par la beauté âpre du pays. Galmot fait tous les métiers possibles dans la forêt tropicale: ouvrier, cultivateur, prospecteur. Malgré l'hostilité de la forêt, malgré les bêtes sauvages, malgré le paludisme, il sort vainqueur et aguerri de ses épreuves: les obstacles ne l'avaient pas rebuté. Il a pénétré de plus en plus profondément dans la forêt pour trouver l'or, qui lui permettra de faire fortune et de réaliser ses desseins. "L'or, cet or, il le veut, lui, Galmot, et il lui en faut, et il faut qu'il réussisse."<sup>3</sup>

Galmot a réussi là où beaucoup ont échoué. Pendant les treize ans qu'il a passés dans la jungle guyanaise, il a rêvé intensément à la richesse. Cette chimère lui donnait la force de surmonter ses faiblesses et de creuser, de creuser jusqu'à l'épuisement. Il sentait qu'il devait l'emporter. "Et s'il lui faut bâtir: il bâtira. Des distilleries, des raffineries. Le sucre et le rhum. Et s'il lui faut planter, il plantera. Les cannes rempliront les cales des cargos. Et le rhum, du rhum, des tonnes de rhum, du rhum pour les hommes blancs de l'autre côté de la terre. Il sera riche."<sup>4</sup>

De simple colon, il était devenu l'homme le plus riche de la

---

3. Rhum, Les Oeuvres Complètes, Tome III, p. 265

4. Ibid., p. 266



Guyane, en gravissant les étapes échelon par échelon. Il mène habilement ses transactions. Son génie d'organisation lui permet d'étendre ses activités. Il ouvre des comptoirs dans plusieurs pays d'Amérique Centrale, dans les Antilles et en Afrique. Ses concurrents n'avaient d'autre choix que d'abandonner les affaires ou de le combattre par des moyens malhonnêtes.

Il s'impose à toute la Guyane, devient le moteur de la prospérité économique de ce pays, qu'on considérait comme l'enfer du bagne, et des autres colonies françaises. Voici un aperçu de l'ampleur de ses activités:

Il a à sa disposition quarante-deux bateaux, qui, sous son pavillon, font la livraison entre ses comptoirs et lui servent à ravitailler la France... Il introduit en France le blé d'Argentine, les rhums, le café, le cacao, le caoutchouc, etc. Il organise ses entrepôts de Paris, Dunkerque, Le Havre, Nantes, Bordeaux et Marseille. Son mouvement d'affaires dépasse deux millions par jour.

Il crée, à Paris, les Etablissements Métallurgiques Jean Galmot où l'or natif qu'il importe de Guyane est fondu, affiné, manufacturé; à Carcassonne, des usines à bois et une tonnellerie pour traiter les bois d'ébénisterie et fabriquer les fûts et les caisses pour son propre approvisionnement; à Asnières, une usine pour traiter la gomme de balata; en Guyane même, trois usines pour la distillation du bois de rose; en Dordogne, l'industrie des terres de couleur, à Sarlat, et celle du plâtre, à Sainte-Sabine.

Rien ne lui est étranger. Il fonde une agence journalistique, commandite des journaux, des revues, une maison d'édition, subventionne des producteurs de films, des restaurants corporatifs, s'occupe de théâtre, entretient des peintres. Il est le grand pionnier de l'aviation civile.

Grâce à son travail acharné et à son génie des affaires, Galmot édifie un empire commercial surprenant. Il parvient à ses fins comme Suter: s'enrichir et réaliser son propre univers.

L'enrichissement n'est pas la préoccupation des autres héros de Blaise Cendrars. Dan Yack, déjà riche à millions, réalise des exploits inouïs, d'autant plus que son action se situe dans les deux premières décades du vingtième siècle, à l'époque où les Charcot, Amundsen et Scott exploraient l'Antarctique. Sa fortune est au service de ses actes inusités. Déçu dans son amour pour Hedwiga, il entreprend d'hiverner dans l'île Struge, aux confins des terres habitées de l'Antarctique, en compagnie de trois inconnus avec lesquels il n'a aucune affinité, ni intellectuelle, ni affective. Quatre solitudes cohabitent dans un des coins les plus solitaires et désolés du globe. Alors que ses trois compagnons périssent, Dan Yack sort vainqueur des rigueurs de la nature, du milieu et du voisinage pénible qu'il s'était imposé. "Les misères endurées se lisent nettement sur son visage, mais il a l'air bigrement solide et bien décidé."<sup>6</sup> Il a survécu; et il est animé du désir de profiter de chaque instant qui passe, de ce bien précieux qu'est la vie.

Il réussit un autre exploit d'une plus grande envergure dans la zone polaire. La construction, en béton, d'une usine de transformation de la baleine à Port Déception, dans les Shetland du Sud, port de ravitaillement des baleiniers pendant

---

6. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 88

la saison estivale, qui fonctionnera même en hiver. Entre deux bouteilles de fine, alors que l'absorption d'une grande quantité de boisson ne semble pas affecter ses facultés intellectuelles, Dan Yack établit les plans de son entreprise, préfiguration de ce que sera l'exploitation diversifiée d'une matière première. La baleine fournira naturellement l'huile, mais de sa peau on fera du linoléum, de ses os de l'engrais et de sa chair des conserves.

Sa connaissance des affaires, son audace, son assurance dans la spéculation et ses capacités d'organisation assureront la réussite de l'entreprise, dont les résultats sont la réconciliation des deux concurrents traditionnels en affaires, Dan Yack et Hortalez, et l'élimination des dangereux Norvégiens de la pêche baleinière.

A l'origine des trois réussites que nous venons d'analyser se trouve la volonté de créer une entreprise qui profitera à l'auteur sur le plan matériel, certes, mais aussi sur le plan personnel. Chacune des trois aventures est un jeu avec la nature et la société dont les atouts, pour les héros, sont la confiance en soi, la fermeté dans les actes, un sens inné de l'organisation et le courage, parfois la hardiesse, de mener l'affaire jusqu'à son heureux aboutissement.

#### Réussite sociale.

Le succès sur le plan purement matériel s'accompagne d'une

tentative au niveau social: rebâtir une société sur des bases équitables, redonner aux membres de cette société leur dignité humaine par le travail et la confiance en la vie.

On se souviendra que Suter trouva en Californie une maigre société en décadence et qu'il repeupla cette contrée par les Canaques qu'il y faisait venir de force. Les conditions de vie qu'il leur réservait n'étaient en rien comparables à la vie des esclaves noirs. Ils habitaient dans des villages propres et bien entretenus. La prospérité de la contrée profitait aussi bien au maître qu'à ses sujets. Tout était en abondance, personne ne chômait. La boisson des distilleries, qui dévastait la région avant l'arrivée de Suter et qui la dévastera après la découverte de l'or, ne circulait pas parmi la population indigène. Cette société était bâtie sur la vertu du travail.

Suter avait établi un système économique basé sur l'agriculture et l'artisanat. La communauté suffisait à ses propres besoins et elle s'enrichissait en étendant ses domaines et en commerçant avec les pays voisins. La seule autorité était celle du maître, qui se voulait juste. La Nouvelle Helvétie se présente comme une vaste exploitation agricole où règne la paix, la tranquillité; où l'homme n'est pas un loup pour son semblable; où chacun cherche le plaisir dans le travail et la vie familiale. C'est une société de type ancestral dont la destinée est abandonnée, d'un commun consentement, à la sagesse du chef de la tribu.

Le renouveau social tenté par Dan Yack est de type communiste. Fatigué de gagner de l'argent, il projette la création d'une

société où chaque participant aurait droit à une part des bénéfices, dans laquelle les hommes conserveraient leur dignité, auraient des droits égaux, vivraient heureux.

Il désirait instaurer une espèce de bonheur universel en créant dans son île une industrie nouvelle, en fournissant du travail à tous, en assurant à chacun le maximum de confort, des machines, de l'argent, un crédit moral illimité, c'est-à-dire, la chance de tenter individuellement fortune tout en collaborant, le plus longtemps possible, au bien-être de la communauté.<sup>7</sup>

Tout doit être fait pour assurer le bonheur des hommes. Des primes sont prévues pour ceux qui se marieront. Dan Yack crée des conditions favorables pour que leurs enfants soient sains. Il ouvre une pouponnière, fabrique des comprimés d'extrait de foie de phoque. Il veut assurer leur bonheur en créant un esprit humanitaire, une atmosphère de paix et de tranquillité. L'ouvrier ne travaillera pas seulement pour le salaire qu'on veut lui donner. Il participera à l'accroissement de la richesse collective et en tirera individuellement des dividendes. Le chômage sera aboli, on assurera à chacun le confort matériel et moral, on augmentera les possibilités de production en lui offrant les outils et la machinerie nécessaires. La société ainsi conçue se basera sur la confiance mutuelle d'une part entre l'individu et la collectivité et d'autre part, entre les individus. Chacun aura sa chance de réussir et de s'enrichir. L'exploitation de l'homme par l'homme n'aura pas sa raison d'être, elle sera éliminée par les conditions équitables de travail, de profit et de Justice. Bref, la société

---

7. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, Tome III, p. 114

que Dan Yack établit est juste et saine, permettant l'épanouissement harmonieux des individus.

Est-ce la vision utopique d'un rêveur face à la situation irréversible d'une société vouée à l'inégalité, à l'injustice et à l'appât du gain? Tout porte à le croire, puisque l'histoire de Community-City finit avec la main-mise allemande, au début de la Première Guerre Mondiale.

Galmot pense aussi à la prospérité du peuple Guyanais dont il est "le papa". Son empire commercial n'a pas pour but d'enrichir seulement le propriétaire, mais de faire profiter, dans une grande mesure, les guyanais des retombées économiques. Et, par contre-coup, les sortir de leur état de colonisés en leur redonnant leur fierté, leur dignité et l'espoir d'un avenir meilleur. Galmot déclare qu'il est du côté du peuple noir de la Guyane. Il défend leurs intérêts à Paris, en tant que député, beaucoup plus que ses propres intérêts.

Galmot est du côté des exploités de toutes sortes. Son enrichissement est au service de l'émancipation du peuple impuissant.

Le domaine colonial de la France, écrivait-il, appartient à un petit groupe de grandes firmes qui contrôlent la vie économique de notre empire d'outre-mer. Les maisons syndiquées n'admettent aucune concurrence. Je me suis attaqué à ces grands seigneurs féodaux. J'ai entrepris d'affranchir de la domination qui les opprime, les planteurs et les petits colons qui, comme moi, sont partis de rien.<sup>8</sup>

---

8. Rhum, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 271

D'une part, il défend le petit peuple et, d'autre part, il exprime sa confiance en une économie libérale dans sa pureté originelle. C'est-à-dire que le principe fondamental doit rester la libre concurrence, quelles que soient la grandeur et l'importance du concurrent. Il condamne le système économique qui vise à éliminer les rivaux démunis au profit des compagnies nanties qui spéculent pour former des cartels et des trusts et établissent ainsi des monopoles qui nuisent à la libre entreprise. L'absorption des petits par les grands est injuste; elle fausse les règles du jeu du système libéral. Galmot concilie libre entreprise et intérêt public. Il s'inscrit en faux contre les pratiques commerciales et financières qui profitent aux spéculateurs au détriment du peuple.

Cendrars, par le biais de la réussite matérielle de ses héros, touche à trois ordres socio-économiques, qui ont cours encore aujourd'hui dans le monde, en les critiquant implicitement. A ses yeux, ils ne satisfont pas les hommes, car ils sont dépourvus de la vertu première: la conciliation de l'intérêt public et de l'intérêt particulier dans le respect mutuel.

Les réussites matérielles de Suter, de Galmot et de Dan Yack ont donc une portée altruiste. Ces hommes d'action luttent et agissent pour réaliser un rêve: s'affirmer en tant qu'individu et s'impliquer en tant qu'être humain dans le bonheur de leurs frères. Cette convergence vers le même objectif apparente la réussite de ces trois personnages et la distingue de celle de Moravagine.

### Réussite dans la destruction.

Comme Dan Yack, Moravagine possède une fortune personnelle considérable. Son objectif n'est pas la recherche de la richesse, ni le bonheur de ses semblables. Moravagine, c'est l'esprit de la destruction. Il ne crée pas, il anéantit et, dans son genre, il mène à bien son entreprise.

Evadé de sa prison psychiatrique, Moravagine est à la tête de la révolution de 1904, à Moscou. Son action terroriste et nihiliste se manifeste par des attentats, des provocations, des vols de banques. Il sème la terreur dans les milieux politiques et clandestins. Il prépare le grand coup qui consacrera l'idéal de destruction: l'attentat contre le Tsar. Son action est froide, calculée, bien organisée. Tous les moyens sont bons: ruses de faussaires, subterfuges, terrorismes et provocations, délations. Ni Moravagine, ni les siens n'étaient mus par l'idéal fumeux des nihilistes, par le désir de créer un ordre nouveau. C'étaient "des hommes d'action, des techniciens, des spécialistes, les pionniers d'une génération moderne vouée à la mort, les annonceurs de la révolution mondiale, les précurseurs de la destruction universelle..."<sup>9</sup>

Anéantir ce monde absurde dans lequel nous vivons, anéantir jusqu'à la source de la vie, et, pour cela, éventrer les femmes.

---

9. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 300



Moravagine commença par la sienne, lorsqu'il n'était qu'un adolescent et il termina par une hécatombe chez les Indiens Bleus de l'Orénoque. Profitant d'une croyance de ces hommes primitifs, Moravagine devient un tabou. Ce qui lui permet de s'adonner à la destruction dans l'impunité. Il incendie le village, fait tuer les enfants et emmène les femmes dans sa fuite. Il les immole au gré de sa fantaisie.

Moravagine symbolise l'instinct de la destruction. Même si cela répugne à nos esprits, nous devons accepter que l'action dévastatrice, dans l'optique de Moravagine, est une réussite. L'attitude de Moravagine est celle de l'homme conscient de la décadence de la société et du besoin viscéral de détruire et d'anéantir l'ordre dépassé et sénile, l'ordre qui a atteint le creux de sa courbe, qu'il soit primitif, comme celui des Indiens, ou évolué, comme l'ordre européen. Peu importent les conséquences, il faut aller jusqu'au fond de l'abîme d'où pourrait surgir la régénérescence. Moravagine annonce la guerre mondiale numéro un, à laquelle il prend part comme aviateur.

#### Réussite artistique et amoureuse.

Réussite dans l'édification d'une fortune, réussite dans le domaine social, réussite dans la destruction sont des faits remarquables. L'exploit de Thérèse est également surprenant dans son champ d'activité: le théâtre et l'amour.

Presque octogénaire et encore vedette, Thérèse réussit le tour de force, par son talent et son dynamisme, de faire de la pièce Madame l'Arsouille le succès incontesté du théâtre. Vexée des manigances de son directeur pour l'évincer de son rôle, elle s'affirme par sa création la plus incroyable: se dénuder sur scène et présenter aux spectateurs son corps décharné et décrépît.

Son entrée fut un triomphe, un moment unique dans l'histoire du théâtre. De mémoire humaine on n'avait jamais vu ça et de l'avis des rares privilégiés qui eurent la chance d'assister à cette scène improvisée, burlesque, sanglante, désopilante, de froid calcul et de haute poésie, de don total, d'abandon de soi-même, d'emportement mais sans aucune frénésie, d'inspiration, d'humilité et de maîtrise, Thérèse faisait sonner sa voix poignante de contralto et maintenant en sourdine sa raucité vulgaire, n'employant que les registres simples et les moyens les plus élémentaires pour atteindre au pathétisme...<sup>10</sup>

L'instinct de conservation, le besoin de montrer qu'elle est capable de surmonter les situations imprévues et difficiles, font vibrer en elle toutes les cordes de son art scénique. Thérèse, c'est la comédienne qui utilise tous ses moyens physiques et toute sa sensibilité, en les mettant au service de l'art avec humilité et maîtrise. Le théâtre est l'art en action. On a la tentation de croire que Cendrars, au déclin de sa vie, a voulu synthétiser sa pensée en prenant pour héroïne une comédienne âgée qui représente l'artiste maîtrisant son art dans un univers dominé par la stylisation de l'action.

---

10. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Œuvres Complètes, tome VII, p. 236

Tout Paris court voir Thérèse. Pourtant elle faillit sacrifier cette réussite pour le légionnaire qu'elle avait racolé aux Halles et dont elle était tombée amoureuse. Mais, femme volontaire, qui veut aller jusqu'au "bout du monde", elle reprend le dessus et réconcilie ses deux exigences: le théâtre et l'amour. Elle vit intensément, sans repos, sans répit, tournant des films, faisant de la radio et, surtout, couchant sans complexe, assouvissant sa "fureur utérine" avec son partenaire tatoué. Tout réussit à cette super-femelle, à cette "arsouille". Elle atteint le sommet de la gloire dans le Paris de l'après-guerre numéro deux.

L'aventure amoureuse peu commune de Thérèse défie toutes les conventions et tient de l'imagination débridée. Sans aucun attrait physique, elle se paye un gaillard dans un minable hôtel de passe, tombe follement amoureuse de lui, sans même connaître son nom, jusqu'à penser abandonner le théâtre. Elle se trouve dans le décors surréel du sous-sol de la Radio Télévision en compagnie des deux légionnaires sordides pour l'union par le sang.

Thérèse, qui possède l'art raffiné des grands comédiens, se sent attirée par l'abîme de la sexualité. Ses amours passées, ses expériences sexuelles antérieures n'ont pas pu la satisfaire entièrement. Elle est à la recherche de l'homme qui la possédera, qui lui fera sentir des frissons inédits. Avec Vérole elle est bien servie. C'est l'homme qui la comble, qui la tient en action. La réussite de Thérèse, c'est d'avoir vaincu l'âge, d'avoir perpétué sa vitalité au-delà du possible et d'avoir agi jusqu'à son dernier souffle sans jamais capituler.

### Echecs.

La vie n'est pas faite que de réussites. Elle est pleine d'imprévus, d'impondérables qui prennent l'homme par surprise, qui démolissent les plus belles réalisations qu'il a édifiées. Les malheurs s'abattent au moment où il est sûr que tout va bien et qu'aucun péril ne viendra menacer le bonheur qu'il a voulu créer. L'oeuvre romanesque de Cendrars, dans son authenticité, fait place à cet élément vexatoire, source du drame humain.

Dans l'Or, il prend la forme du symbole de la richesse. Alors que Suter s'apprête à jouir de son domaine, la découverte de l'or en Californie déclenche une ruée vers le métal précieux. Des aventuriers de tout acabit venant des quatre coins du monde envahissent la région, dévastent les cultures et le bétail, la folie déferle sur le pays. L'oeuvre de Suter, bâtie sur la vertu du travail, s'effondre et laisse la place au désordre, à la loi du "forty-five", à la débauche par l'alcool et par le jeu. Suter, qui rêvait de réhabilitation auprès de ses compatriotes, de paix, est désemparé devant cette calamité.

La découverte de l'or, c'est la fin du monde, de son monde, qu'il a créé de toutes pièces de ses mains et de son travail. Ses efforts pour le reconquérir, pour le rebâtir buttent devant l'obstacle élevé par l'homme et ses institutions. Lui, qui a défié les forces de la nature, qui, par son obstination, est devenu le patriarche d'une nouvelle société, est détruit par

l'égoïsme, la rapacité, la haine de ses semblables. Il est spolié de ses biens et frappé jusqu'au plus profond de sa chair par la perte de sa femme et de ses fils. Lui, que l'imagerie populaire représentait comme le maître omnipotent dans son domaine, n'était plus qu'une loque à la poursuite de sa chimère, la Justice.

Suter a foi en cette institution manipulée par les multiples intérêts de la société qu'il avait quittée, mais qui l'a rejoint. Les rebuffades qu'il essuie, la persécution dont il est l'objet, les railleries détraquent son esprit. Il se réfugie dans la lecture et l'interprétation de l'Apocalypse. Il se résigne à son sort, car il se croit maudit. Il tombe dans le panneau des escrocs. Il devient une épave à la dérive. Tout s'écroule autour de lui. Mais il ne semble pas se rendre compte de sa ruine. Il croit à la Justice et ne désespère pas, jusqu'à la dernière minute.

L'autre victime de la Justice humaine, c'est Galmot. La rivalité entre lui, tenant d'un système économique de libre concurrence, et le monde des affaires, régi par la loi du profit à tout prix, déclencha une série d'opérations diffamatoires qui engloutirent son empire commercial. La collusion entre les pouvoirs politiques et judiciaires ont eu raison de cet idéaliste, qui, même dans l'adversité, comme un Don Quichotte, croit à la vertu de la Justice.

Il est traîné dans la boue par la presse, enfermé dans un cachot comme un grand criminel, privé de ses moyens de défense et acculé à la faillite. Toute correspondance avec l'extérieur lui étant interdite, il est obligé de réfuter les accusations en se

fiant à sa mémoire. Pendant sa détention arbitraire, ses affaires périclitent. Ses rivaux chargent sans merci contre celui qui n'a pas voulu se plier à leur loi. Malgré sa bonne foi, cet homme fascinant, est abandonné par son entourage, sauf par ses concitoyens de la Guyane.

La chute de Suter et surtout celle de Galmot semblent être un réquisitoire contre la Justice et le constat de la déchéance des valeurs morales après des événements qui bouleversent le cours de l'histoire. La santé morale de l'humanité est fragile. La découverte de l'or échauffe les esprits et aiguise les appétits de lucre, en reléguant les autres valeurs aux oubliettes. Comme le dit Suter: "tous ceux qui touchent à l'or sont maudits".

La guerre détraque l'humanité qui se sent désemparée par l'horreur des combats. Rien n'est plus comme avant; ce qui était scandale, devient fait divers. Galmot subit l'injustice de l'homme sans que cela suscite la répulsion ou la révolte. L'intérêt étroit de quelques-uns met en danger l'idéal de prospérité, annihile les espoirs d'un peuple. Cela n'attire qu'indifférence.

La fin de l'aventure de Community-City est également la conséquence de l'affrontement entre les puissances belligérantes de 1914-1918. L'occupation de l'usine par les Allemands, grâce au coup de main de Schmoll, faisait partie de l'entreprise de destruction qu'est la guerre. La société de type communiste mise sur pied par Dan Yack n'est qu'une aventure sans lendemain. Elle est rejetée par l'ordre établi, comme l'organisme rejette un corps étranger. D'ailleurs Dan Yack n'est pas un doctrinaire. Il n'agit

pas selon un idéal. Il aime la vie et veut la rendre agréable à son prochain. Sa tentative échoue parce qu'elle est sans défense vis-à-vis d'une attaque venue de l'extérieur.

Il est peut-être absurde de parler d'échec dans l'entreprise de destruction de Moravagine, puisque la guerre mondiale concrétisait sa pensée. De fait, Moravagine a participé à la guerre comme combattant. C'était pour lui l'occasion d'atteindre le sommet de la destruction. Il entreprit, en effet, la mission suicide de bombarder, tout seul, le palais de Vienne. Echec de la mission et de Moravagine. Blessé et enfermé dans un hôpital militaire d'incurables psychiatriques, il ne vécut qu'en rêve la fin du monde et du recommencement d'une vie sur la planète Mars en l'an 2013. Mais il gardait la nostalgie profonde de la Terre.

Quoi qu'il en soit, il n'appartenait plus à ce monde. Il se croyait sur la planète Mars. Et quand je venais le voir, régulièrement, tous les jeudis, il se cramponnait à mon bras, réclamait la terre à grands cris, cherchait le sol, les arbres, les animaux domestiques, des deux mains, bien au-dessus de sa tête.<sup>11</sup>

L'anéantissement de la vie est impossible. Sa force est telle qu'elle renaît sans cesse. La mort détruit l'individu, mais non la vie, qui est le bien le plus précieux que l'homme possède.

Thérèse profite de la vie avec une intensité surhumaine. Malgré quelques incidents de parcours, elle semble avoir réussi sur tous les plans. Elle disait à la Papayanis: "... j'ai eu Maurice

---

11. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 405

dans la vie, un homme qui m'a fait à son image et qui m'a sorti ce que j'avais dans le ventre. L'artiste et la femme. L'impudicité et la gloire. Et je crois plus aux ignominies qu'il m'a fait commettre qu'aux honneurs que les autres m'ont rendus."<sup>12</sup>

Elle descend de plus en plus dans l'ignominie, car elle est lasse de vaincre. Elle est blasée. Elle n'a pas trouvé la satisfaction absolue dans la gloire. En tant qu'artiste, elle a atteint le sommet, mais c'est à travers les autres, auteurs ou admirateurs. Par contre, elle se retrouve avec elle-même dans l'impudicité. Elle se plonge volontairement dans le gouffre sexuel, à la recherche de l'inconnu qui lui procurerait la sensation de découvrir du nouveau. Sa liaison avec Vérole, dans ses excès, est la dernière tentative de la vieille femme pour atteindre l'absolu qu'elle cherche, pour aller "au bout du monde", à l'extrême limite. Rien ne nous autorise à dire que cet au-delà a été atteint. La mort stupide de Thérèse met fin à cette aventure inachevée.

\*

\*       \*

Ainsi la réussite matérielle n'est jamais définitive. Elle

---

12. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes,  
tome VII, p. 315



se concrétise par étapes. Tandis qu'elle semble consommée, qu'elle fait miroiter la possibilité de créer un monde meilleur, juste, où l'homme s'épanouirait dans la quiétude, des événements majeurs la bouleversent et lui donnent une fin brutale.

L'histoire de Suter évoque la colonisation du "Far-West" avec ses caravanes, ses combats contre les Indiens, et surtout la ruée vers l'or avec toute la débauche, la sauvagerie, la folie, les luttes violentes entre les individus et les bandes. C'est l'aventure dans la plus pure tradition du "Western" doublée d'un interminable procès qui met en jeu d'immenses intérêts privés qui font de l'Etat leur complice.

Galmot est, lui aussi, acculé à la faillite par la faute d'une justice lente, devenue l'instrument des forces politiques. Sa lutte pour vaincre les obstacles de l'élément naturel: la forêt tropicale, pour imposer de nouvelles méthodes industrielles et commerciales, et pour redonner à un peuple colonisé sa fierté est anéantie par les spéculateurs de la guerre.

Les aventures scabreuses et hasardeuses de Moravagine et de Dan Yack sont marquées par les grandes dates de la Révolution russe, de la Première Guerre Mondiale, par l'exploration de l'Arctique et de l'Antarctique, par l'avènement des grandes compagnies commerciales. Ces événements ont changé le cours de l'histoire et ont transformé l'humanité.

Thérèse évolue dans une époque marquée par la Libération. La guerre, la mort, l'univers concentrationnaire des bourreaux nazis montèrent en épingle l'absurdité du monde. La fureur de vivre, de vivre sans concession, comme Thérèse, tel fut le trait

caractéristique de cette époque qui engagea l'humanité dans de nouvelles voies.

Cendrars transmet le témoignage de son époque à travers l'affabulation romanesque. Ses récits montrent la dureté de la société envers les gens de bonne volonté, qui veulent oeuvrer pour le bien-être des hommes. Toute tentative de renouvellement de l'ordre social établi semble vouée à l'échec. Le héros ne peut rien changer. Il meurt ou il accepte de vivre dans la société, en se créant un monde à lui. Il devient marginal.

Le tissu d'aventures des romans de Blaise Cendrars se solde par une réussite suivie d'un échec. Le héros sort-il perdant? Nous essaierons d'élucider la question.

## CHAPITRE II

### L'HOMME ET SA CONDITION

Les personnages authentiques - les personnages imaginaires -  
le héros romanesque - le héros et la condition humaine.

Dans leurs pérégrinations à travers le monde, les héros de Cendrars affrontent des situations difficiles. Rien ne leur est donné, tout est à acquérir. Ce sont des êtres exceptionnellement doués. Ils ont le goût de l'inédit, bâtissant ou détruisant, selon le cas, grâce à une volonté farouche. Leur vie est intense et ils assument l'entière responsabilité de leurs actes, qu'ils poursuivent jusqu'à leurs conséquences extrêmes, quelle qu'en soit l'issue.

Pour mieux cerner le héros cendrarsien, nous analyserons chacun des personnages, en nous arrêtant d'abord sur les personnages authentiques, Suter et Galmot, et ensuite sur les personnages

imaginaires, Moravagine, Dan Yack et Thérèse. Nous terminerons par une étude sur la condition humaine du héros.

### Les personnages authentiques.

Johann August Suter et Galmot ont réellement existé. Cendrars connut le premier à travers les récits de son ami le sculpteur Suter dont le général était l'ancêtre.<sup>1</sup> Par contre, il fut l'un des contemporains de Galmot, qu'il connut personnellement, s'il faut en croire le récit qu'il en a fait.

Suter suit une idée-force: aller en Amérique et s'enrichir. Toutes ses énergies sont au service de cette idée. Il est prêt à toutes les éventualités et ne craint pas de bousculer les valeurs et de passer outre. Il abandonne femme et enfants, il vole, il escroque, fait mille et un métiers, en attendant patiemment d'avoir recueilli les données et les moyens qui lui permettront de réaliser son idée-fixe. "Il veut aller en Californie".<sup>2</sup>

Rien ne l'empêchera d'atteindre son but, ni les distances, ni les intempéries, ni les embûches qui parsèment son chemin. Il hésitera une seule fois sur la route de l'Ouest, mais il se fiera à sa bonne étoile. Le hasard décide de son échec ou de sa réussite.

---

1. Chadourne Jacqueline, Blaise Cendrars Poète du Cosmos, p. 93.

2. L'Or, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 135

"Pile ou face? et tandis que le doublon monte au ciel comme une alouette: pile, gagne; face, perd. C'est pile, il réussira."<sup>3</sup>

C'est ce qui advint. Il atteint la Californie et satisfait à la seconde exigence de son idée-force: s'enrichir.

Fondateur de la Nouvelle-Helvétie, il fait preuve d'une souplesse diplomatique remarquable pour défendre ses intérêts. Il entretient de bonnes relations avec le Mexique, mais lorgne du côté des Etats-Unis, qu'il courtise; se défend contre les autochtones, et, dans les moments de grand danger, il sait se tirer élégamment d'affaire. "Il était alors d'une rare perspicacité, ne commettait jamais d'impair, louvoyait, promettait tout ce que l'on voulait, soudoyait audacieusement les chefs au bon moment, abreuvait les hommes de beaux discours et d'alcools. Comme dernier argument, il était décidé d'avoir recours aux armes."<sup>4</sup>

On aurait pu s'attendre à ce que Suter, dans une Amérique traditionnellement violente, use souvent de la force. Pourtant, lui, il s'avère être un homme qui préfère les négociations et les tractations. Car c'est un bâtisseur, non un conquérant. Il veut protéger ce qu'il édifie; réaliser son oeuvre et en jouir dans la quiétude. L'Ermitage, cette propriété intime qu'il a construite en l'entourant de vignes et d'arbres fruitiers, lui rappelle sa Suisse natale, sa patrie bâloise. C'est la retraite de l'homme qui est parvenu à ses fins et qui se prépare une vieillesse tranquille. Le repos du guerrier. Le moment où l'on découvre chez

---

3. L'Or, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 133

4. Ibid., p. 156

cet être volontaire et entreprenant un désir de réhabilitation morale, de réconciliation avec tout ce qu'il a abandonné pour accomplir son dessein: "A l'ombre d'une treille d'Italie et caressant son chien préféré, il songe à faire venir sa famille d'Europe, à indemniser richement ses créanciers, à sa réhabilitation, à l'Honneur de son nom et comment doter sa lointaine petite patrie... Douce rêverie."<sup>5</sup>

L'attachement à sa patrie, qui, incidemment, est celle de Cendrars, à son milieu familial réapparaît aussi dans un moment de crise, lorsque son domaine est abandonné à la suite de la découverte de l'or. Dans sa détresse, il a la nostalgie de la vie tranquille et ordonnée. Les valeurs et les sentiments qu'il avait refoulés dans la chaleur de l'action refluent vers la surface. "...il songe avec honte à son enfance, à la religion, à sa mère, à son père, à cet homme intègre, à cet homme d'ordre et de justice."<sup>6</sup>

Un moment important dans la vie de cet homme d'action qui aspire au repos et à la jouissance de sa réussite. Sa volonté de lutter qu'il avait exercée pour s'enrichir, il l'exercera pour reconquérir ce qu'il a perdu. Non point par la violence, mais par la voie de la Justice et avec une foi nouvelle en Dieu. Il luttera jusqu'au bout: tout pour le procès! comme il avait lutté pour édifier sa fortune, seul, ne se fiant qu'à lui, se donnant entièrement, sans concession, à cette nouvelle idée-force.

---

5. L'Or, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 158

6. Ibid., p. 190

Abandonné de tous, ruiné, il traîne sa misère, mais ne perd pas sa foi. Il reste ce qu'il a été: "l'homme d'action par excellence".<sup>7</sup>

On retrouve le même trait prédominant chez Galmot. Dans la réussite, comme dans l'adversité, lui aussi agira. D'abord comme journaliste, puis comme colon et homme d'affaires, enfin, comme homme politique. Il est "cet infatigable homme d'action"<sup>8</sup> prêt à payer de sa personne pour réaliser un idéal humanitaire et un idéal de justice.

Il s'est voué au peuple guyanais, il est devenu le défenseur des indigènes et des petits colons. Dans une lettre à son ami d'Angoulême, il disait:

Plus que ma vie, j'aime la liberté; plus que toute autre chose au monde, j'aime l'âme de mes amis de la Guyane, j'aime leur âme ondoyante, délicate et compliquée, chevaleresque, féline, où j'ai retrouvé mon hérité de molesse. Que sais-je? J'aime la Guyane au point de lui sacrifier ma vie. Je vais sans doute être tué tout à l'heure. Je crois que je serai vengé. Qu'importe, si j'ai rendu la liberté à mon pays!<sup>9</sup>

L'amour qu'il porte à la Guyane est né au contact de la nature riche et difficile, nature contre laquelle il a dû lutter; du peuple chaleureux et mystérieux, méconnu et méprisé. Galmot s'est enrichi, a mis à profit ses talents d'homme d'affaires et son esprit d'initiative, pour le bonheur des guyanais qui l'affectionnaient.

---

7. L'Or, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 189.

8. Rhum, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 243

9. Ibid., p. 335

Sa réussite a suscité des jalousies, des craintes. Il apparaît aux yeux de ses concurrents commerciaux et politiques comme un ennemi à abattre. La Justice s'acharnera contre lui. Aveuglément il s'abandonne à ses soins, qui le mènent en prison préventive et à la ruine. Malgré tout il croit en elle. "Jean Galmot croit encore à la légalité. Son atavisme l'emporte. Il se battra avec les armes qui lui sont consenties par la loi."<sup>10</sup>

Il se bat pour les principes, comme un Don Quichotte,<sup>11</sup> avec l'enthousiasme, la témérité, la naïveté, la pureté et la foi de ce héros légendaire. Il fonce tête baissée dans ce qu'il entreprend, nonobstant les réactions de ses adversaires. "Don Quichotte avait-il peur? Prenait-il des précautions avant d'attaquer les moulins à vent? Non, jamais. Son enthousiasme le faisait agir."<sup>12</sup>

Il bouscule les coutumes commerciales basées sur le seul profit égoïste. Il veut que son action serve aux moins nantis, serve à alléger le fardeau des hommes, à apaiser leur misère. Les transactions inaccoutumées dérangent le monde des affaires. Il est progressiste en réalisant les projets les plus téméraires. "Des hangars au fond de la forêt, toute une installation ultra-moderne prouvaient, une fois de plus, que cet homme ne craignait pas de bousculer les idées bien assises et d'utiliser tout ce que le progrès scientifique lui offrait."<sup>13</sup>

---

10. Rhum, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 334

11. B. Cendrars qualifie à dix reprises Galmot de Don Quichotte.

12. Ibid., p. 290

13. Ibid., p. 293



Il mène seul son combat, avec une indépendance manifeste. Il pose des gestes d'homme libre, qui a choisi sa voie. Rien ne l'en détournera, ni les traquenards de ses ennemis, ni les forces mystérieuses du Vaudou. Ce rêveur, ce poète cèdera aux sollicitations de son coeur, même s'il doit les payer de sa vie.

Suter et Galmot sont des purs. Par leur attachement sans faille à des idéaux, par leur volonté indéfectible et par leur amour pour l'action, ils font partie de la famille des aventuriers légendaires.

#### Les personnages imaginaires.

Moravagine, Dan Yack et Thérèse présentent également des similitudes entre eux et avec les personnages authentiques. Ces phénomènes issus de l'imagination de Blaise Cendrars s'imposent par leur énormité.

Moravagine, ce "grand fauve humain", qui semble personnifier toutes les forces de destruction, est l'un de ces héros romanesques qu'on n'oublie pas et qui ne laisse pas indifférent. Cet homme au physique disgracieux, de sang royal, enfermé dans une maison psychiatrique de luxe, couvait en lui une force insoupçonnée dont le déclenchement place en plein éclairage l'absurdité de la vie et de la mort, l'absurdité du monde.

Dès son adolescence, il montre un goût évident pour la

destruction lorsque, par un acte gratuit, il crève les yeux de son chien, le seul compagnon qu'il avait, et le tue. Ce sera le début d'une série de meurtres dont la femme, qui représente la vie et la mort, est la victime de choix. "... plus la femme enfante, plus elle engendre la mort. Plutôt que de la génération, la mère est le symbole de la destruction."<sup>14</sup>

Moravagine, "dont le nom accouple symboliquement en ses quatre syllabes mort et... procréation",<sup>15</sup> voit la femme comme l'ennemi de l'homme. Elle le domine, elle en fait son esclave par l'amour. Le seul moyen de se libérer de la femme, c'est de la tuer. La misogynie de Moravagine n'est pas un cas de dépravation, ni un cas psychiatrique. Elle est un besoin vital, une nécessité métaphysique. Elle s'intègre dans un système de destruction cosmique. Il combat le masochisme incarné par la femme comme principe de la nature.

On trouve l'illustration du nihilisme de Moravagine au niveau de la vie sociale organisée, dans son épopée russe ou dans son incursion chez les Indiens de l'Amazonie. Il assassine, il désorganise, il anéantit le monde absurde, le monde stérile et vain, prisonnier de ses traditions, de ses clichés. Il agit comme un être supérieur s'identifiant aux forces profondes de l'Univers.

...en nous observant de près, Moravagine étudiait, contemplait son propre double, mystérieux, profond, en communion avec le crime et la racine, avec la vie, avec la mort, et c'est ce qui lui permettait d'agir sans

---

14. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p.292

15. Chadourne Jacqueline, Blaise Cendrars, Poète du Cosmos, p. 132

scrupules, sans remords, sans hésitation, sans trouble et de répandre du sang en toute confiance, comme un créateur, indifférent comme Dieu, indifférent comme un idiot.<sup>16</sup>

Et seul comme lui. Il avait toujours été seul, dans son château, en prison, dans l'asile, et même au plus fort de l'action. Sa supériorité, son intelligence, son mépris, sa grandeur le condamnent à la solitude et expliquent son ascendant sur les autres. Moravagine est le concepteur, le chef d'entreprise, les autres suivent et agissent sous son impulsion. Il est le maître, il tire les ficelles et décide de la destinée des hommes qui l'entourent, à tel point que le narrateur R. croit que Moravagine a manigancé l'échec du grand coup qui devait être le signal de la révolution mondiale. Dans les moments les plus difficiles, grâce à sa puissance, Moravagine garde son sang-froid et se tire d'affaire. Il abandonne ses collaborateurs à leur sort, sauf R. à qui il accorde son amitié.

Indifférent aux sentiments, imperméable à la faiblesse, Moravagine ne croit qu'à l'action directe, la seule vérité qu'il reconnaisse. "Il n'y a que l'action, l'action qui obéit à un million de mobiles différents, l'action éphémère, l'action qui subit toutes les contingences possibles et imaginables, l'action antagoniste."<sup>17</sup> Agir coûte que coûte, jusqu'aux conséquences extrêmes, jusqu'à l'absurde.

---

16. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 310

17. Ibid., p. 393

Né en captivité, mort en captivité, il est resté libre, d'une liberté intérieure, vivante, riche, qui prend sa source dans l'action. Brute humaine, mais héros métaphysique, Moravagine remet en cause les valeurs humaines et l'ordre de l'Univers. Il devient le prophète de la destruction du monde irrémédiablement pourri.

A l'opposé de ce symbole de la destruction se trouve Dan Yack, symbole de l'instinct vital, de la bonté. Fêtard impénitent, célèbre par ses excentricités, cet Anglais millionnaire, qui a la bosse des affaires, aime, s'amuse et jouit de tout ce que lui offre la vie. Son immense fortune lui permet de faire toutes sortes de folies. Il signe des chèques en blanc aux trois artistes Russes, dont le séjour en Antarctique est un constat d'échec; il paye une interminable saoulerie à son équipage au retour de l'île Struge; il se fait aménager, à Community-City, un casino où il installe des gramophones, la réplique de l'orchestre mécanique des chats de chez "Pourquoi Pepita?", une table de jeu. Il fait marcher toute cette mécanique simultanément, il joue seul, il boit seul, il vit seul. Sa solitude le place en face de lui-même.

Fragile comme dans son enfance, il se réfugie dans le jeu, dans l'amusement. Il a les réactions d'un enfant qui veut jouir des objets qui l'entourent, les manipulant tous en même temps, voulant les dominer, les vaincre, même si pour cela il doit les casser:

Alors il s'amusait tout seul comme dans son enfance, s'attardant de plus en plus dans un bar quand les autres étaient déjà partis, jouissant

jusqu'à épuisement complet, jusqu'à détraquement de l'appareil de phonos, des vues stéréoscopiques, de la carabine automatique, du boxeur en pied, d'un jeu de massacre monstre... (il) s'amusait divinement.<sup>18</sup>

Dan Yack retrouve encore une fois ce caractère enfantin après avoir été expulsé de son entreprise par Schmoll, pendant la guerre. Il se retrouve avec son innocence, jouissant du moment immédiat, répondant à ses instincts, s'enfermant dans ses rêves, dans ses fantasmes, se laissant aller au gré de son imagination, agissant selon les besoins les plus obscurs, les plus mystérieux de la nature. Il s'abrutit par le travail, participe avec jouissance à la pêche à la baleine, rêve au milieu des phoques et des pingouins. Bref, Dan Yack aime s'amuser, "...c'est-à-dire détruire, créer, réussir, perdre."<sup>19</sup>

Il avait entrepris l'affaire de Port Déception avec l'enthousiasme du jeune enfant à qui l'on donne un nouveau jouet, mais qui se désintéresse vite dès qu'il en a découvert tout le mécanisme. Dan Yack avait vu tout de suite qu'il partait gagnant. Rien ne pouvait nourrir son imagination dans cette entreprise, pourtant révélatrice de son humanitarisme.

Dan Yack est foncièrement humain. Il estime, d'instinct, que les gens humbles ou pauvres doivent partager le bonheur des nantis et profiter des bienfaits de la vie. On trouve ainsi l'explication de ses actes gratuits de générosité tant envers les trois artistes Russes, qu'envers Pierre, le guide dans les Alpes,

---

18. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 92

19. Ibid., p. 178

et du plaisir qu'il prend à fréquenter le cinéma de quartier et à se mêler au petit peuple laborieux.

Le soir, écrivait Mireille dans son carnet, nous allions souvent dans les petites salles de quartier. Mon grand prenait des places tout en haut avec les ouvriers. Mon grand aimait beaucoup le populaire... Il causait avec la caissière, l'ouvreuse et distribuait aux enfants des joujoux qu'il avait apportés dans ses poches. A l'entracte il descendait toujours avec des hommes payer une tournée.<sup>19</sup>

Le plaisir de donner ne connaît plus de mesure, lorsque Dan Yack atteint l'état de bonheur et de plénitude, lorsqu'il est amoureux. Il se prodigue en dons, couvre de cadeaux l'objet de son amour. Il lui donne ce qu'il a de plus précieux: sa belle jument Iskra à Hedwiga, l'une des rares fleurs de son jardin de Community-City à Dona Heloïsa, la pureté de son âme à Mireille. Le don de soi-même est total dans la mesure où l'amour est partagé. Il devient abnégation. Dan Yack s'efface devant Mireille qui devient étoile de cinéma; il choisit le rôle le plus humble, il renonce même à ses droits d'époux et accepte un mariage blanc. Mais lorsque l'amour est unilatéral ou contrarié, tout lui semble inutile, vide, dépourvu de sens.

Dans ces moments tout lui est égal. Ses actes même deviennent gratuits. L'amour malheureux pour Hedwiga le mène à l'île Struge. L'amour pour Dona Héloïsa, l'épouse de son associé Gonzalo Hortalez, qui ne peut s'exprimer et qui reste secret, désespère Dan Yack. "Aimer, aimer en secret, sans aveux, sans aucun désir,

---

19. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 178

sans aucune sorte d'espérance est un mal insinuant, une brûlante incubation qui prend lentement possession de l'âme pour la démoraliser."<sup>20</sup> Son amour désespéré fait naître en Dan Yack des idées de destruction, d'anéantissement:

La mort.

Dan Yack y pensait souvent.

Dona Héloïsa? je ne peux que la tuer, se disait-il.<sup>21</sup>

Dan Yack n'est pas Moravagine. Il s'acharnera sur les phoques et les baleines. Il porte, comme lui, comme tous les hommes, cet instinct inné de la destruction qui se manifeste dans un moment de dépit. Sa foi en la vie, son optimisme inné le remettent d'aplomb rapidement. Même la mort de Mireille ne l'abat pas. L'instinct vital l'invite à l'action libératrice. Le goût du vin, qu'il boit avec l'infirmier venu lui annoncer la mort de Mireille, le rappelle à la réalité de la vie, l'éveille à la fonction essentielle de l'homme: vivre.

Thérèse tient de Moravagine par son animalité et de Dan Yack par son attachement à la vie. Comédienne accomplie, connaissant tous les arcanes du métier, elle s'impose à son public et à ses collègues. Elle ne se contente pas de jouer un rôle, elle le crée. Le personnage de Madame l'Arsouille est une création authentique de Thérèse. Ses prodiges sur la scène, elle les répète dans la vie. Mêlée à un crime parfait, elle s'en sort avec le brio digne d'une comédienne et digne de l'insolence de la montmartroise, dans l'ambiance kafkaïenne de la P. J.

---

20. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 116

21. Ibid., p. 120

Elle est d'une vitalité étonnante qui ébranle le bon sens et dépasse tout entendement. Le train de vie qu'elle mène userait rapidement le plus solide des Hercules:

Elle sortait dans une grande Mercedes noire et nickelée, assise à côté de son chauffeur, un costaud habillé comme un prince, et se faisait conduire dans toutes les boîtes de nuit où son chevalier servant, celui qui lui foutait des gnons à domicile pour entretenir à vif son oeil gauche, l'oeil poché, la suivait, entraînait avec elle, la faisait danser, mangeait, buvait, trinquait avec elle, vidait des bouteilles de champagne, la faisait redanser jusqu'au petit jour. A l'aube, elle retournait au studio tourner un film, et la journée de trime, de corvées, de rendez-vous, de cocktails, d'interviews recommençait jusqu'au soir au théâtre, où elle se donnait toute pour triompher en scène et enthousiasmer son public.<sup>22</sup>

Thérèse, femme presque surréelle, prise dans cette vie surchargée, recherche des sensations fortes qu'elle trouve dans l'aventure des rencontres de hasard. Sa liaison avec le légionnaire, les tatouages sordides et grotesques de Vérole, les gnons qu'elle recevait de lui, sa visite dans la "planque" des légionnaires la surexcitent, lui donnent des sensations de frayeur. Elle en jouit avec volupté.

Déjà enfant, elle goûtait la "jubilata" de sa mère, elle la recherchait dans ses esclandres, entourée de ses admirateurs, les gosses du quartier:

A la première occasion, disait-elle, je remettais ça aux applaudissements des garçons de ma bande. Que voulez-vous? Noblesse oblige. Déjà je les bluffais. C'était de la provocation. Je n'avais pas dix ans. J'étais impatiente.

---

22. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes, tome VII, p. 361



Et depuis, les hommes, le les tiens. J'en fais ce que je veux. Et je leur ai joué des tours, ah, les cochons!<sup>23</sup>

Sa vocation d'exhibitionniste, elle l'a eue très jeune et elle en a trouvé la consécration dans son métier de comédienne. Comme sa vocation de femme, dont la nature est essentiellement masochiste, elle l'assume pleinement. "La Jubilata" était le premier pas, les coups sur l'oeil gauche de son légionnaire est le dernier, la consécration. Entre ces deux pôles, la recherche est longue, mais persévérante. Elle apprécie les membres du "Club des Vaches", mais elle les trouve trop raffinés, trop galants. Ceux-là sont trop faciles à dominer. Thérèse aime les hommes qui savent la dominer brutalement, avec férocité, ceux qui savent la prendre par le bas-ventre. Elle est vouée au démon de la sexualité. Elle en donne ainsi l'explication:

Je t'ai déjà dit que j'aime les coups et que je me paie des hommes pour ça, en souvenir de la jubilata de ma mère qui, me faisant jouir, a déplacé mon centre de sensibilité en l'éveillant prématurément, ce qui a eu une influence morbide sur toute ma vie sexuelle.<sup>24</sup>

On retrouve le masochisme de Thérèse chez presque toutes les femmes, dans l'oeuvre romanesque de Cendrars, en particulier chez Masha, la maîtresse de Moravagine. Celle-ci, intellectuellement supérieure, est faible dans son amour pour Moravagine et elle se détruit. Mais Thérèse, femme sexuellement forte, aimant la vie et s'y accrochant de toute son énergie, frustrée dans sa nature

---

23. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes, tome VII, p. 323

24. Ibid., p. 313

profonde de toujours vaincre et dominer, veut couler jusqu'au plus profond pour découvrir du nouveau:

Des expériences et des avatars les plus ignominieux ou les plus incongrus comme on peut en lire dans les poèmes hindous, elle en avait marre. Elle était aussi coriace et vorace que le type qui, cette nuit, la tympanisait... Ne plus vaincre, mais tomber, se donner, n'importe où, dans un trou, et elle gisait au fond, victime de son propre piège... Ah! se perdre... disparaître...<sup>25</sup>

Thérèse est consciente qu'elle est au bout de son rouleau. Le poids des années l'écrase. Mais elle ne flanche pas, elle n'abdique pas. Elle est continuellement en action. Elle agit jusqu'à ce qu'elle se perde, jusqu'à ce qu'elle atteigne le bout du monde. Dans sa quête d'absolu, elle a des partenaires, mais elle est seule. Ses maris et ses amants lui ont ouvert des voies, créé des possibilités. Leur exploitation lui incombe. Dans le monde tumultueux où elle vit, elle est seule avec elle-même, seule à affronter l'inconnu, seule à passer le cap du bout du monde.

Moravagine, personnage de cauchemar, qui incarne les forces de la destruction, Dan Yack, personnage humaniste, qui incarne la force vitale, Thérèse, démon de la sexualité, qui incarne la frénésie de la vie sont des aventuriers phénoménaux. Leur éthique les place en marge du commun. Ils sont grands dans ce qu'ils entreprennent. L'énormité de leurs actions fait d'eux des êtres exceptionnels et excentriques, mais tous les trois, sous leur aspect caricatural, reflètent des vérités humaines profondes.

---

25. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes, tome VII, p. 313

### Le héros romanesque.

Quelles que soient leurs origines, princière, bourgeoise ou roturière, les héros de Blaise Cendrars sont tous des êtres hors du commun par leurs actes. La fondation d'un Etat: la Californie, l'édification d'un empire du rhum, l'organisation d'une révolution mondiale, la création d'une industrie dans les terres australes, le vedettariat à quatre-vingts ans illustrent les réalisations de Suter, de Galmot, de Moravagine, de Dan Yack et de Thérèse. Ils y sont arrivés grâce à leur esprit entreprenant, à leur désir de créer et à leur volonté de réussir.

Suter et Galmot étaient démunis de tout bien. Leur acharnement au travail, leur perspicacité, leur connaissance d'autrui et le courage de foncer leur permirent de s'assurer les moyens nécessaires pour accomplir leurs rêves. Dan Yack, sans le souci de s'enrichir, a le même flair dans les affaires. Moravagine fait preuve d'un sens exceptionnel de l'entreprise révolutionnaire et commerciale. Quant à Thérèse, elle démontre qu'elle n'est pas en reste lorsqu'elle veut conserver son rôle. Le point commun, dans l'esprit d'entreprise, est que tous les héros innovent. Ils sont des créateurs.

Leur objectif, c'est de réussir. Ils prennent les moyens qui s'imposent, violents ou pacifiques, nuisibles ou profitables à autrui. Une fois leur ligne de conduite tracée, ils vont jusqu'au bout de leurs actions, sans aucune concession.

Leurs prouesses les accaparent. Chaque instant leur est consacré. Ils vivent intensément leurs aventures. Suter vit pour la Californie et survit pour son procès; Galmot lutte en faveur de la Guyane; Moravagine consacre sa vie à l'idéal de destruction; Dan Yack se laisse vivre par amour pour la vie; Thérèse plonge dans la fureur de vivre.

Quoique tous vivent entourés de compagnons ou d'êtres aimés, les héros sont seuls. Comme tous les êtres supérieurs, ils s'isolent. Ils savent qu'ils ne peuvent rien attendre de l'extérieur, que c'est en eux qu'ils puiseront la force nécessaire pour mener à terme leur entreprise ou leur recherche métaphysique. Ils sont seuls comme le créateur. Leur destin et le sort de leurs actions ne dépendent que d'eux. La conscience de leur responsabilité et la conviction en leur foi les isolent du reste des humains.

Ce qui les oblige à assumer leur destinée, dont ils sont les maîtres. Malgré leurs succès ou leurs revers, les héros vont jusqu'au bout, même s'ils voient l'issue fatale de leur action. Ils ne prendront aucune échappatoire, aucun biais. Malgré les coups infligés par la Justice américaine, Suter croira à la possibilité de la rétrocession de ses biens; Galmot ira au-devant de la mort en aidant son adversaire politique, afin qu'il n'y ait pas d'émeute; Moravagine se détruira, fidèle à sa logique; Dan Yack, malgré la perte affligeante de Mireille, reprendra goût à la vie; Thérèse se rendra jusqu'aux confins du possible.

Ces personnages sont entiers, tout d'une pièce. Ils réalisent leur destin dans l'action, dans les aventures qu'ils ont choisies.

Le héros et la condition humaine.

Le héros évolue dans un univers concret. On peut le situer dans l'espace et dans le temps avec sa propre réalité. L'univers apparaît sous deux formes: la nature et la société.

Les éléments de la nature se manifestent dans leur beauté saisissante, dans leur pureté, mais aussi dans leur forme la plus vigoureuse, la plus brutale. A la légèreté vivifiante de l'air des immensités glaciales s'oppose la touffeur accablante de la forêt équatoriale; à l'aspect désertique et à la blanche uniformité de l'Antarctique s'oppose la végétation luxuriante et malsaine de l'Orénoque et de la Guyane; à la ville mouvementée et étouffante s'oppose l'altitude purificatrice des Alpes. Mais partout les forces aveugles de la nature sont présentes et contraignent le héros à les subir.

Pacifique ou turbulente, sereine ou déchaînée, la nature est omniprésente. Le héros est contraint de vivre avec elle, de coexister. Il ne peut pas la changer. Il s'y soumet ou compose avec elle. C'est-à-dire qu'il établit des liens de complicité, en exploitant l'aspect bénéfique de la nature, comme Dan Yack dans les Alpes: "Moi, moi j'aime lutter avec les éléments, dira-t-il; la tempête, la nuit ne me font pas peur, ni la dure grimée, l'hiver, par les Tissours et le chalet du Trois. Cela me rappelle la plus belle époque de ma vie, aux Balleny et à Port-Déception..."<sup>26</sup>

---

26. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III p. 152

Ou en subissant, avec le moins de dégâts possibles, ses aspects maléfiques comme Moravagine et R:

Nous étions maudits. La nuit ne nous apportait aucun repos. Dans la brume bleuâtre du soir qui succédait à la pluie, des milliers de végétaux aux panaches plumeux s'égouttaient. D'immenses chauves-souris se laissaient choir. Des cascabeles ondulaient entre deux eaux. L'odeur musquée des crocodiles nous soulevait le coeur. On entendait les tortues pondre, pondre inlassablement. Amarrés à la pointe d'un promontoire, nous n'osions faire du feu. Nous nous dissimulions, nous nous tassions entre les racines en caoutchouc qui viennent s'arc-bouter sur les rives comme les pattes fantasques de quelque monstrueuse tarantule... Celui dont c'était le tour de garde résistait de son mieux à l'envoûtement des moustiques en imitant les longs miaulements des guépards. Au ciel, la lune enflait comme une piqûre. Les étoiles rougissaient comme les traces apparentes d'une morsure.<sup>27</sup>

On peut observer le même phénomène avec la société. Par le jeu des rapports entre les individus d'une part et le rapport entre les collectivités et l'individu d'autre part, le héros se sent lié, barricadé dans une forme de vie et une forme de pensée qui dissolvent sa singularité dans l'ensemble. La routine et le quotidien, le geste mécanisé, les obligations imposées par la société dépersonnalisent l'individu et le transforment en une machine.

En se soumettant aux lois de la nature et de la société, il en devient l'esclave, il vit comme une bête, sans penser. Il se laisse vivre, mange, boit, fait l'amour, se dépense inutilement, vainement, ainsi que l'illustre Dan Yack:

---

27. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, pp. 370-371

Je menais donc la vie de mes hommes, cette vie ahurissante, où l'on mange, où l'on dort quand on peut, où l'on est surmené, où l'on boit beaucoup d'alcool pour ne pas sentir la déperdition de ses forces, où l'on se dépense intégralement, où l'on est tellement abruti que l'on n'arrive pas à penser... sans envie. On chique. On crache. On bougonne. On se remet à l'ouvrage.<sup>28</sup>

Placé dans ce cadre à deux volets, le héros cherche un sens à la vie. Rien de ce qui l'entoure ne lui apporte une réponse valable. Le ciel et la terre sont muets. Il sent le vide autour de lui. Il cherche une réponse en lui. Il a l'impression que tout a été déjà fait, que tout a été déjà vécu. Il se sent pris dans un cercle vicieux:

Il s'agit de "déjà vu" et de dépaysement, il s'agit de ressouvenance, de cafard et de tristesse, d'une impression qui devient une idée fixe pour vous priver de tous vos moyens en posant devant votre conscience anxieuse l'angoissant problème de l'atavisme. On est perdu. Tout est lourdeur. Etait-ce dans une vie antérieure? Où? Pourquoi? Comment? Qui? l'esprit cherche. Quand cela est-il déjà arrivé? On s'est déjà vu dans ce paysage, sous cet arbre, devant cette vitrine; on a déjà entendu les sonorités de cette langue étrangère dont on ne comprend rien, mais dont on devine le sens; les circonstances étaient identiques bien qu'on ne se souvienne d'aucun détail précis et que tous vous reviennent au fur et à mesure que les mêmes accidents se reproduisent. Déjà on s'est senti opprimé, écrasé sur ce banc, devant cette mer, devant ce verre, vide, vide, vide, et déjà on s'est posé ici la même question qui? comment? pourquoi? On sent fébrilement qu'il faudrait agir, se secouer, mais on reste engourdi, car on a déjà agi ailleurs.<sup>29</sup>

---

28. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 169

29. Ibid., p. 264

Le héros est seul avec lui-même. Seul, avec l'impression d'être impuissant. Il contemple la vie et le monde qui l'entourent et il les trouve, tous les deux, absurdes. "Tout ce que l'on peut admettre, affirmer, la seule synthèse, c'est l'absurdité de l'être, de l'univers, de la vie."<sup>30</sup> La logique de ce destin solitaire et angoissant serait la recherche de la mort. Dan Yack a ressenti ce sentiment négatif lorsqu'il prit conscience de l'inutilité du vernis qui recouvrait sa vie, en voyant l'envers d'un iceberg. Il perdait ses illusions:

Dan Yack eut immédiatement l'impression d'avoir vu chavirer sa propre vie, et tout ce qui jusqu'à présent l'avait porté, ses sentiments, sa fierté, son insouciance, sa joie, tout s'en allait à vau l'eau, tournoyait sous ses yeux, flétri, terni, pourri, emporté dans un magma de boues et de débris putrescents.

Envers des choses, aspect nocturne de la nature et de l'âme humaine, jamais, jamais plus il ne reprendrait pied, non, jamais plus il ne retrouverait son équilibre, sa stabilité, sa personnalité triomphante, sa lucidité, ses angles, il s'en irait, dorénavant lui aussi, la quille en l'air pour se fondre lentement, s'émietter peu à peu et disparaître d'un seul coup dans la glairure saumâtre et pleine de puanteur. Mourir, oui, mourir.<sup>31</sup>

Le destin du héros est tragique. La vie lui apparaît absurde lorsqu'il se dépouille de l'apparence, lorsqu'il enlève son masque d'homme civilisé. La découverte de son âme le jette dans l'angoisse. Tout lui est égal, sauf la mort, puisqu'avec elle il s'anéantit,

---

30. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 323

31. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 121



il disparaît. Mais il essaie d'échapper à cette réalité en se divertissant et en s'enivrant. Ainsi il ne pense à rien, il se fond dans un néant. Il endort son angoisse par un palliatif qui n'apporte aucune solution:

Oui la mort.  
Alors, Dan Yack buvait.  
A quoi bon vouloir autre chose, à quoi bon?  
Boire.<sup>32</sup>

Cette attitude passive n'est qu'incidente, le héros réagit. Au lieu de subir son destin, il l'assumera et le transcendera. Il se lancera dans l'aventure, qui, à ce niveau, prendra une dimension métaphysique.

Sa première réaction est de s'opposer à la société et à ses valeurs. Le héros se réfugie dans un monde marginal et il rompt ses relations avec la société. Il l'abandonne, la fuit. Dans tous les romans, le héros, dans la première phase de son action, fuit. Suter fuira sa Suisse natale. Moravagine s'évadera de l'asile psychiatrique, il circulera incognito en Allemagne jusqu'à ce qu'il aboutisse en Russie, d'où il passera clandestinement en Angleterre; son séjour en Amérique est un vagabondage qui se terminera par une fuite. Dan Yack s'isolera dans les étendues glaciales de l'Antarctique ou sur les sommets des Alpes. Galmot quittera l'Europe "civilisée" pour séjourner dans la jungle tropicale de la Guyane. Thérèse se complaira dans les bas-fonds de la société, elle s'évadera dans une société marginale.

---

32. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 263

Le héros est en rupture de ban. Il s'affranchit des contraintes sociales pour acquérir une liberté d'action qui lui permettra de détruire les valeurs fondamentales établies et paralysantes.

Les scrupules d'ordre moral disparaissent ou, au mieux, sont mis en veilleuse. Le mensonge, le vol, l'assassinat, l'abandon du foyer se commettent délibérément. Emmène-moi au bout du monde!... baigne entièrement dans cette atmosphère trouble. Dan Yack, le pur, assiste indifférent à la mort de ses trois compagnons dans l'île Struge, quoique ce soit lui qui les ait entraînés dans cette aventure. Il considère la mort d'Ivan Sabakoff, le sculpteur, son préféré, sans regret.

Ivan était tout petit.  
Ivan ne vivait plus.  
Quelle ironie! Question de vie ou de mort?  
Dan Yack n'avait plus rien à lui dire.  
Chacun pour soi.<sup>33</sup>

Moravagine se réclame du désordre, car la vie et la nature sont désordres. "La vie c'est le crime, le vol, la jalousie, la faim, le mensonge, le foutre, la bêtise, les maladies, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, des monceaux de cadavres."<sup>34</sup>

Le héros participe à ce désordre en s'attaquant à la cellule de base. Il veut briser le noyau même de la société, la famille. Suter abandonne sa femme et ses quatre enfants et si, arrivé au faite de sa réussite matérielle, il renoue avec eux, cet intérêt n'est qu'épisodique, puisque sa famille est détruite par la

---

33. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 75

34. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 393

société même, qui se venge, par une fatalité inéluctable, de celui qui a transgressé son ordre. Thérèse ne se rappelle même pas des enfants qu'elle a eus d'une première liaison. Elle les qualifie de "sales gosses" et dit à leur sujet: "Je ne les ai jamais regardés. Probablement que les deux sexes étaient représentés. C'est tellement mieux. J'ai tout oublié."<sup>35</sup>

Le sentiment de reniement chez Thérèse sape le sentiment de la maternité, et, par cela même, elle s'inscrit en faux vis-à-vis d'un instinct naturel qui peut limiter sa liberté d'action. Moravagine va plus loin. Il détruit la source de l'enfantement, en éventrant les femmes de préférence aux enfants, sans négliger ceux-ci à l'occasion.

L'esprit destructeur, dont l'incarnation est Moravagine, s'attaque aux institutions politiques. Il brave le pouvoir symbolisé, en l'occurrence, par le Tsar et n'hésite pas à l'anéantir.

Le pouvoir, malmené dans les romans de Cendrars, est à l'image de la société, pourri comme elle. Il se fait le complice des inégalités et des injustices. Suter et Galmot deviennent ses victimes. Ridiculisé par le surnom de Cloche-Merde, dans Emmène-moi au bout du monde!..., le chef de police n'est pas un exemple de vertu.

Ainsi la société, telle qu'elle existe, contribue à accentuer le sentiment d'absurdité du monde. En elle, la condition humaine est misérable. La réaction de l'homme est de l'anéantir ou de la

---

35. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes, tome VII, p. 306

fuir. Par l'anéantissement, il fait l'apologie de l'action négative:

Et par Dieu, que de grands mots! Liberté, Justice, Autonomie des peuples, Civilisation. Je rigolais en pensant à Moravagine. Comment est-ce que les peuples pouvaient encore être dupes de tous ces mensonges? Quelles blagues! Nous ne faisions pas tant de chichis, nous autres, en Russie, quand nous abattions les grands-ducs. Ah, si Moravagine avait pu disposer alors de ces armements, de ces trésors, de ces usines, de ces gaz, de ces canons, de toutes les collectivités du monde!... Avec lui l'histoire de la guerre eût été définitivement bâclée. Comment se faisait-il qu'il n'était pas à la tête de cette tuerie universelle pour l'intensifier, l'accélérer, la faire rapidement aboutir? Foin de l'humanité. Destruction. La fin du monde. Un point c'est tout...<sup>36</sup>

Par la fuite, si elle débouche sur la création d'un monde nouveau, il trouve une voie de salut.

Suter, Galmot et Dan Yack ont tenté de créer une nouvelle société après avoir fui le monde. Tous trois ont choisi des contrées vierges, inhabitées ou peu connues. Dans ces cadres nouveaux de la Californie, de la Guyane ou de l'Antarctique, ils ont établi des sociétés fondées sur la vertu, sur la justice et sur la fraternité. Elles différaient fondamentalement de la société qu'ils avaient fuie, par leur conception et par les moyens utilisées. Elles respectaient l'individu dans son intégrité, lui donnaient la possibilité de trouver un but à sa vie et écartaient l'exploitation de l'individu en nivelant les écarts entre

---

36. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 396

opprimeur et opprimé. "J'ai entrepris, dira Galmot, d'affranchir de la domination qui les opprime, les planteurs et les petits colons qui, comme moi, sont partis de rien."<sup>37</sup>

L'opposition entre ces deux formes de société crée des conflits. L'une devient une menace pour l'autre. Des frictions et des divergences d'intérêt naît un affrontement qui oblige le héros à se relancer dans l'action, à combattre pour sauvegarder ses réalisations et pour défendre ses droits. C'est une lutte entre le Bien et le Mal, manichéisme omniprésent dans l'oeuvre de Cendrars.

Dans cette lutte, l'homme prend nettement en main son destin. Livré à lui-même, n'attendant de secours de personne, ni de Dieu, ni des hommes, il prend ses responsabilités et choisit l'action qu'il va mener. Il fait preuve de courage dans son accomplissement, en bravant les éléments et les forces de la nature, en affrontant les multiples dangers qui jonchent sa route:

"J'ai été ouvrier; j'ai soigné les caoutchoucs et j'ai été mineur sur les placers... De la boue jusqu'au ventre et l'ombre puante de la forêt qui donne la fièvre dix jours par mois... Puis j'ai été contremaître et planteur. Pendant treize ans, j'ai soutenu contre la Nature une lutte où les meilleurs succombent..."

Ainsi écrira, en 1919, Jean Galmot...<sup>38</sup>

Le héros ne montre aucun signe de faiblesse dans son cheminement. Il s'est fixé un but qu'il atteindra à tout prix

---

37. Rhum, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 271

38. Ibid., p. 263

quels qu'en soient les risques. Moravagine et Dan Yack risqueront leurs fortunes, Suter et Galmot risqueront les biens qu'ils ont acquis au prix d'efforts considérables. Par là, ils montrent le peu d'attachement qu'ils ont pour les biens matériels, puisque ceux-ci ne peuvent donner un sens à la vie. Ils ne sont qu'un moyen, la fin étant au-delà.

L'homme risque même le bien ultime qu'il possède: sa vie: "Risquer sa peau tous les jours, cela m'est égal car le jeu en vaut la chandelle"<sup>39</sup> dira le chef de police. En s'exposant sciemment aux dangers, en affrontant froidement la mort, le héros devient maître de sa vie et maître de sa mort. Ce qui paraît comme l'ultime esclavage de l'homme, passe sous sa domination. C'est l'accomplissement de sa transcendance.

Il s'affranchit de tout pour conquérir sa liberté. La mort n'est plus une contingence. Elle devient le moyen ultime pour l'homme d'accéder à sa véritable grandeur. Son affranchissement n'est total que lorsqu'il vainc la peur de la mort, lorsqu'il l'asservit à son Moi. D'où ce désir de Thérèse d'aller au bout du monde, de se lancer à corps perdu dans la vie pour atteindre l'absolu et fondre les deux valeurs opposées, la Vie et la Mort, en une unité.

Ainsi, d'aventures en aventures, l'homme se libère et découvre sa solitude et sa force. "Les hommes sont aussi forts - quand ils

---

39. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes, tome VII, p. 285

le sont - qu'au moment où ils se trouvent seuls et sans ressources en face de l'inconnu."<sup>40</sup> Les romans de Cendrars sont des romans de la solitude. Le héros est seul et recherche cette solitude qui lui permet de se retrouver, de se découvrir. Contrairement à l'opinion courante selon laquelle la solitude est une source d'ennui et, par conséquent, de découragement et de malaise, elle est une source de vitalité pour l'individu.

Lui, qui se dissout dans ce magma informe et dépersonnalisant qu'est la société, s'isole d'elle, prend ses distances, et, par cette action, il se contemple et devient attentif à sa vie intérieure. L'homme se découvre par l'action. Il se mesure avec les autres et avec la nature. L'affrontement le libère et lui permet de dominer son destin. Il ne peut vaincre ni la société ni la nature, mais celles-ci l'aident dans son cheminement intérieur vers une transcendance, vers une unité cosmique, profonde et mystérieuse.

Considérée sous cet aspect, l'oeuvre romanesque de Blaise Cendrars consacre la réussite du héros qui a su dépasser sa condition humaine par l'action. Cendrars s'inscrit dans le courant qui a dominé le roman de l'entre-deux-guerres.

---

40. Rhum, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 256

### CHAPITRE III

#### L'AVENTURE ET L'ECRIVAIN

La création du personnage - la création du récit -  
phonographe, gramophone et dictaphone - cheminement de la création.

L'aventure dans l'oeuvre romanesque de Cendrars forme  
l'ossature du récit. Elle crée l'ambiance nécessaire à la prise  
de conscience du héros et de sa condition humaine. La réalisation  
de ces récits est la résultante non seulement d'une vie aventureuse,  
mais aussi d'une aventure artistique et intime. Nous essaierons  
d'analyser, dans le présent chapitre, les voies de la création qui  
mènent à l'Unité.



### La création du personnage.

Nous avons vu que le héros se découvrait et se réalisait par les aventures qu'il vivait. Le même phénomène se manifeste avec l'auteur.

C'est un truisme de dire que Cendrars est continuellement présent dans son oeuvre. Homme d'action, grand voyageur, homme d'affaires à l'occasion, grand buveur, beau parleur, homme de culture très vaste, Cendrars ne manque pas l'occasion de se manifester dans ses romans soit nommément, soit, le plus souvent, à travers ses héros.

On le retrouve, d'une façon incidente, dans Moravagine comme lieutenant de Champcommunal.<sup>1</sup> Dans Rhum il s'identifie ouvertement comme le narrateur. Dans Emmène-moi au bout du monde!... il apparaît dans les récits de Thérèse: "Quant à Marcel Proust, dit-elle, jamais je n'ai pu croire qu'il s'était laissé mourir de faim, son oeuvre accomplie, ainsi qu'a voulu me le démontrer Blaise Cendrars au lendemain de sa mort..."<sup>2</sup> Ces apparitions, qui agacent un peu le lecteur, ne sont que fugitives. La présence de l'auteur est déterminante dans ses principaux personnages. Blaise Cendrars, c'est Moravagine, c'est Dan Yack, c'est Thérèse, c'est aussi les personnages secondaires comme R., comme Goishmann. Tous représentent l'auteur, sa pensée, son esthétique. L'auteur se

---

1. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 396

2. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes, tome VII, p. 329

sont lié à eux par des attaches profondes, puissantes. Sans être despotiques, ses personnages l'accaparent, collent à lui comme un parasite, deviennent encombrants. Dans Pro Domo, où Blaise Cendrars explique comment il a écrit Moravagine, il dit :

Mais qui est cet Autre?

Peu importe. Vous rencontrez un type par hasard et vous ne le voyez plus. Un beau jour, ce monsieur réapparaît dans votre conscience et vous emmerde durant dix ans. Ce n'est pas toujours quelqu'un d'aigu; il peut être amorphe, voire neutre.

C'est ce qui m'est arrivé avec le sieur Moravagine. Je voulais me mettre à écrire, il avait pris ma place. Il était là, installé au fond de moi-même comme dans un fauteuil. J'avais beau le secouer, me démener, il ne voulait pas changer de place. "J'y suis, j'y reste!" avait-il l'air de dire. C'était un drame affreux. Avec le temps, je me mis à remarquer que cet Autre s'appropriait tout ce qui m'arrivait dans la vie et qu'il se parait de tous les traits que je pouvais observer autour de moi. Mes pensées, mes études favorites, ma façon de sentir, tout convergeait vers lui, était à lui, le faisait vivre. J'ai nourri, élevé un parasite à mes dépens. A la fin, je ne savais plus qui de nous deux plagiait l'autre. Il a voyagé à ma place. Il a fait l'amour à ma place, mais il n'y a jamais eu de réelle identification car chacun était soi, moi et l'autre.<sup>3</sup>

Comme un cauchemar, le personnage s'installe dans la conscience de l'auteur, prend des proportions de plus en plus grandes, envahit son âme et son esprit. La présence du personnage est obsédante. Le créateur se sent prisonnier de cet Autre. Il ne sait plus si c'est lui qui agit ou l'Autre qui le fait à sa place. C'est une vie à deux, où l'auteur et sa créature se confondent, fusionnent. L'un devient le double de l'autre.

---

3. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 435

Ainsi, au hasard des rencontres, quelqu'un attire l'attention de l'auteur.<sup>4</sup> Son histoire devient lancinante et s'impose à son esprit. Grâce à ce travail de gestation, un personnage de rencontre devient le héros d'un roman.

Cendrars n'invente pas ses personnages. Il trouve ses modèles dans des rencontres de hasard, dans ses fréquentations, dans ses souvenirs, dans ses lectures. Ses pérégrinations à travers le monde lui offrent un vaste échantillonnage dans lequel il puise. Par l'affabulation, il leur donne forme, il établit des relations. Il crée ainsi une grande famille imaginaire dans laquelle il puise les visages qui hantent son oeuvre.

Cendrars soulève le problème de la création des personnages à travers Goishmann, l'écrivain russe que Dan Yack a emmené dans son aventure en Antarctique. Dans l'isolement des étendues glaciales, Goishmann pense à l'oeuvre qu'il projette:

Il faut, dit-il, que je trouve un lien de parenté entre toutes les personnes que j'ai rencontrées dans ma vie de vagabond. Les asiles de nuit, les fermes, les châteaux, les émigrants à fond de cale, les cocottes des grands cafés, les anarchistes, les riches. Des bouges de tous les pays et qui ne seront qu'une seule et grande famille, dont je raconterai l'histoire. Onze mille visages le hantent. C'est sa famille.<sup>5</sup>

Si l'écrivain n'arrive pas à établir des liens entre les hommes de tous genres qu'il rencontre dans sa vie, s'il est incapable de les rapprocher et de découvrir une parenté entre

---

4. Dans Pro Domo, Cendrars explique que l'idée de Moravagine lui vint après avoir rencontré à Berne un triste individu qui venait de sortir de prison après avoir violenté deux petites filles.

5. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 44

eux et lui, l'oeuvre qu'il projette avortera comme celle de Goishmann, qui finit sa vie dans un mauvais plagiat du geste de Van Gogh... en se coupant le nez.

Les personnages que l'on rencontre ou que l'on fréquente ne sont que la matière brute des personnages de l'oeuvre. Par une longue transmutation interne, la matière première est raffinée, épurée, transformée par la conscience du créateur. Le personnage n'est plus l'être-modèle, c'est le nouvel être né de la fréquentation assidue de cet amalgame avec la conscience de l'écrivain, c'est presque l'écrivain.

#### La création du récit.

Il en va de même pour ses récits. Cendrars puisera la matière de ses romans dans la vie qu'il a vécue, dans ses voyages, les aventures de son époque.

Sauf l'Or, dont l'action se situe au siècle passé, les autres romans de Cendrars retracent l'époque dans laquelle il a vécu. On y retrouve les moments importants du début du vingtième siècle. D'abord la Révolution russe avec ses complots, ses meurtres, ses attentats dont l'objectif était la destruction d'une société pourrie, dégradée, dégénérée. Voici le tableau qu'en trace Cendrars:

Cette époque qui vit chanceler la Sainte Russie et s'affaïsser le trône des tsars, marqua d'une empreinte indélébile les cent vingt millions d'habitants de cet immense empire. Les cas de folie et de suicide étaient quotidiens. Tout était détraqué, les institutions, les traditions de famille, le sentiment de l'honneur. Un ferment de désagrégation, que l'on prenait pour du mysticisme, travaillait toutes les couches de la société. Des lycéens et des lycéennes de moins de quinze ans s'adonnaient au saninisme; les prostituées se syndiquaient et en tête de leurs revendications figurait le droit au respect humain; des soldats illettrés se mettaient à philosopher et leurs officiers discutaient les ordres de service. Dans les campagnes, le relâchement des mœurs s'accroissait et le vieux tronc de la religion avait des pousses inattendues, virulentes. Des popes, des moines hystériques sortaient soudainement du peuple pour monter jusqu'à la Cour; des villages entiers processionnaient à moitié nus, se flagellant; sur la Volga, des Juifs commettaient des crimes rituels, égorgeaient, pour Pâques, des nouveaux-nés orthodoxes. D'étranges superstitions asiatiques se répandaient dans ces populations si bigarrées et prenaient corps sous forme de pratiques monstrueuses et répugnantes. Un homme buvait des menstrues pour s'attacher le coeur d'une femme de chambre volage; l'Impératrice s'enduisait les mains de caca de chien pour frictionner le vaste front du prince héritier hydrocéphale. Les hommes étaient pédérastes, les femmes lesbiennes, tous les couples pratiquaient l'amour platonique.<sup>6</sup>

Moravagine évolue dans cette Russie, que Cendrars a connue jeune homme. Nous rencontrons Dan Yack pour la première fois, dans cette même Russie, plongé dans la licence et la débauche. Les derniers soubresauts sanglants du tsarisme ne pourront pas sauver le régime. Il périra dans le sang et par le feu emportant cette société dans sa ruine. Fait curieux, Cendrars ne parle pas

---

6. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, pp. 287-288

dans ses romans de la Révolution de 1917 ni de l'avènement du communisme en Russie. Il ne semble pas croire à la régénérescence du peuple russe, mais, pour lui, la réalisation de l'idéal communiste ne peut se produire que dans une contrée vierge comme Port-Déception où Dan Yack, on s'en souvient, a fondé Community-City.

La société change avec les événements, mais ne s'amende pas, elle ne pourra jamais atteindre la pureté idéale. Cela explique, en partie, l'absolu de destruction auquel croyait Moravagine.

La Première Guerre Mondiale, qui est l'événement capital de l'époque de Cendrars, confirme le pessimisme de l'auteur face à la société et souligne la bêtise humaine. Historiquement, la guerre de 1914-1918 est la fin des grands empires européens (la Russie, l'Autriche, l'Empire Ottoman). Ce fut un tournant dans l'histoire de l'humanité. Cendrars a vécu dans le feu de l'action, il y a même laissé un bras, mais il a retrouvé la fraternité entre les hommes et le besoin de défendre la dignité humaine.

Dans Moravagine et dans Les Confessions de Dan Yack, Cendrars parle de la guerre et de ses horreurs, du non sens de la tuerie universelle. Par la bouche de R., le narrateur dans Moravagine, il exprime ainsi ses sentiments: "Y a-t-il une pensée plus monstrueuse, un spectacle plus probant, une affirmation plus patente de l'impuissance et de la folie du cerveau? La Guerre."<sup>7</sup>

---

7. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 402

Il condamne les idéaux fumeux des belligérants: "ce qui est honteux, c'est de tuer en bande, telle heure, tel jour, en l'honneur de certains principes, à l'ombre d'un drapeau, sous le regard des vieillards, d'une façon désintéressée ou passive."<sup>8</sup> Il peint à travers Dan Yack le désarroi, la condition misérable du combattant réduit à de la chair à canon:

Mes plus affreux souvenirs de guerre sont ces nuits passées obligatoirement dans un abri blindé, à regarder mes camarades dormir. L'un est vautré, l'autre à plat, les uns sont en chien de fusil, d'autres bras, jambes, pantalons ouverts, les uns ronflent, les autres geignent comme s'ils étaient tourmentés par les vers, il y en a qui se réveillent pour manger, d'autres pour aller uriner, l'un serre les poings dans son rêve et pousse des hurlements, un autre se bat, un autre se débat comme pris dans une toile d'araignée, un autre encore se mord silencieusement la langue. Tous grimacent. Tous s'agitent, se tordent, prennent des attitudes déhanchées, des poses tourmentées. Les membres déjetés, les mâchoires pendantes, le visage plein de trous d'ombre et la peau du ventre, du dos ou de la poitrine en train de moitir dans des flaques de nu, ils ont l'air de demi-matérialisations avortées, d'un grouillement d'être, la tête aux jambes et les fesses sur les épaules, d'ectoplasmes bougeonnant dans l'éclairage d'une bougie qui sursaute, que la force des explosions du dehors souffle à tout bout de champ...<sup>9</sup>

L'homme au fond des tranchées a perdu sa dignité. Il est réduit à l'état de bête traquée. Il n'a plus l'autonomie de ses gestes, de ses actions, de sa volonté. Retourné à la vie civile, après la guerre, il n'est plus le même. Le contact avec la mort,

---

8. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 403

9. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 199

son isolement, les longues attentes, les privations auxquelles il a dû s'astreindre, son abstinence sexuelle lui ont dérégulé la vie et les sentiments. D'où déviation générale des mœurs après les guerres, que l'on constate dans l'atmosphère d'Emmène-moi au bout du monde!... et dans l'affaire du scandale du rhum.

Dans sa dédicace à Abel Gance, dans Dan Yack, Cendrars écrit, en 1919, qu'il faut chercher dans ce roman l'expression de l'état de santé de demain: "on déraisonnera". Effectivement, dans les périodes d'après-guerre, la raison laisse sa place à l'animalité, aux instincts. L'homme et la société, dans un ordre perturbé, se laissent porter par des impulsions viscérales; la raison, comme l'ordre, est reléguée à l'arrière-plan. Les romans de Cendrars sont le témoignage vivant de cette situation que l'auteur a vécue et subie.

Société détraquée, société mal-assise qui remet en question ses valeurs et qui s'en invente de nouvelles. Les formules étriquées sont abandonnées au profit du principe de l'utilité. Cendrars assiste à la naissance de la grande entreprise capitaliste qui "n'a eu recours qu'au principe de l'utilité pour donner aux peuples innombrables de la terre l'illusion de la parfaite démocratie, du bonheur, de l'égalité et du confort."<sup>10</sup> Il donne des exemples de cette industrie de l'utile et de sa puissance dans Rhum et dans Dan Yack. L'empire industriel et commercial de Galmot et Community-City sont les illustrations de la nouvelle tendance dans les affaires. C'est-à-dire le gigantisme,

---

10. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 349



l'expansion à l'extérieur des frontières nationales sous l'administration d'une personne, propriétaire de l'entreprise. Nous sommes encore loin des multinationales actuelles. Mais ce nouvel ordre ne semble pas satisfaire l'auteur, qui ne voit que l'illusion des valeurs autour desquelles est bâtie la vie de l'homme. Cela met en lumière le pourquoi des échecs matériels des héros.

Le bouleversement des valeurs, par suite de nouvelles conditions créées par la Deuxième Guerre Mondiale, a changé l'homme moderne, l'homme contemporain.

Notre époque d'aujourd'hui, avec ses besoins de précision, de vitesse, d'énergie, de fragmentation de temps, de diffusion dans l'espace, bouleverse non seulement l'aspect du paysage contemporain, le site de l'homme et son habitat, mais encore, en exigeant de l'individu de la volonté, de la virtuosité, de la technique, elle bouleverse aussi sa sensibilité, son émotion, sa façon d'être, de penser, d'agir, tout son langage, bref la vie. Cette transformation profonde de l'homme d'aujourd'hui, de son travail, de ses loisirs, ne peut pas s'accomplir sans un ébranlement général de la conscience et un détraquement intime du cœur et des sens: autant de causes, de réactions, de réflexes qui sont le drame, la joie, le désespoir, la passion, la tragédie de notre génération écorchée et comme à vif.<sup>11</sup>

Cette génération subit encore les contre-coups de la guerre. La description qu'en fait Cendrars est juste. Tous les mouvements sociaux, politiques et religieux depuis la Deuxième Guerre Mondiale résultent du détraquement du rouage de l'humanité. Les besoins nouveaux exigent de nouvelles conditions de vie, d'où les revendications collectives qui sapent l'ordre établi, qui obligent

---

11. Emmène-moi au bout du monde!..., Les Oeuvres Complètes, tome VII, p.396

les gouvernants à se remettre en question, sinon ils risquent de perdre toute crédibilité.

Cendrars est le témoin de son époque. Il puise la matière de ses romans dans la réalité de son temps, dans les grands événements qui l'ont marqué. Il ne se contente pas d'être le chroniqueur de la première moitié du vingtième siècle, il est aussi un critique averti de la société dans laquelle il a évolué. Il est partie, témoin et juge.

Considéré sous ce seul aspect, Cendrars apparaîtrait comme un reporter, un chroniqueur de presse. La formule de reportage utilisée dans Rhum justifierait peut-être ce point de vue, mais ne rendrait pas justice à son oeuvre romanesque. Cendrars est un artiste qui transforme les faits initiaux par l'imagination et les affabule de façon à créer une oeuvre originale.

La Révolution russe de 1904 à 1908 n'est que le prétexte pour mettre Moravagine dans un milieu propice à la destruction. On sait que Cendrars n'a pas participé à cette révolution, mais il en a été le témoin au cours de son séjour à Moscou. Le souvenir de multiples traversées de l'Océan Atlantique par Cendrars se retrouve dans l'Or et dans Moravagine. Dans ce dernier cas s'ajoute un souvenir de cirque: le singe savant Olympio. L'aventure d'un tour du monde en avion projetée par Moravagine est le grossissement de l'expansion aéronautique de l'époque.

L'épisode de la guerre dans ce même roman constitue une autre preuve indéniable de la transformation des faits par l'imagination.

Le narrateur R. a participé à cette guerre, a été blessé à la ferme Navarin, comme Cendrars; a perdu sa jambe gauche, alors que Cendrars avait perdu son bras droit. Il est intéressant de noter la similitude de ces deux passages, le premier de Pro Domo, dans lequel Cendrars explique comment il a écrit Moravagine, et le deuxième du chapitre q) La Guerre:

C'est lui (Moravagine) qui m'accompagnait en patrouille et qui m'inspirait des trucs de Peau-Rouge pour tendre une embuscade, un piège. Dans les marais de la Somme et durant tout un triste hiver, c'est lui qui me réconfortait en me parlant de sa vie d'aventurier alors qu'il courait les pampas détrempées par le terrible hiver de la Patagonie. Sa présence illuminait ma sombre cagna. A l'arrière, j'encaissais tout, brimades, corvées, servitudes, vivant de sa vie en prison. Comme lui, je portais un matricule. Il était à côté de moi à l'attaque et c'est peut-être lui qui m'a donné le courage physique et l'énergie et la volonté de me ramasser sur le champ de bataille en Champagne.<sup>12</sup>

Non, vraiment, je n'avais plus rien de commun avec les pauvres bougres qui m'entouraient, lui (Moravagine) seul occupait toutes mes pensées durant les longues nuits du front. Il veillait avec moi au créneau, il se tenait à mes côtés à l'attaque, il trempait sa main dans la même gamelle. Sa présence illuminait ma sombre cagna. En patrouille, il m'inspirait des ruses d'apaches pour ne pas tomber dans une embuscade; à l'arrière, je supportais tout, vexations, brimades, corvées, en pensant à sa vie en prison. C'est lui qui me remontait le moral et me donnait la santé et le courage physique pour ne jamais faiblir, et c'est encore lui qui m'a donné l'énergie et la bonne humeur nécessaire pour me ramasser moi-même sur le champ de bataille après mon affreuse blessure.<sup>13</sup>

---

12. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 431

13. Ibid., p. 396

Cendrars et sa créature R. sont sous l'emprise du même personnage. L'auteur a vécu durant ces deux années au front, par l'imagination, avec la hantise de son héros Moravagine. Lorsqu'il crée son roman, l'un de ses personnages secondaires vit, en esprit, en communauté avec le même héros. Dans le roman, il le situe dans le contexte des épisodes de sa propre vie, épisodes qui l'ont marqué profondément.

La conception autobiographique du roman, et de l'ensemble de l'oeuvre, est mise en évidence dans le Plan de l'Aiguille. Le poète, représenté par Goishmann, a trouvé la source de son oeuvre:

Il va écrire le roman de sa vie. Il va raconter sa vie. C'est ça. Ses poèmes ne sont que mensonges. Il va enfin raconter sa vie. La vérité. Tout ce qu'il imagine au sujet des autres, comment il les a rencontrés et pourquoi ils font partie de son coeur, de sa mémoire, de son être le plus intime. Tout est communion.<sup>14</sup>

L'oeuvre n'est donc authentique que si elle puise ses sources dans la réalité de l'écrivain. L'oeuvre purement imaginaire, purement fictive est artificielle, empruntée et ne peut pas atteindre une résonance universelle. La seule vérité intime pour l'artiste, c'est sa vie. L'oeuvre sera riche dans la mesure où la vie s'enrichit au contact des autres et par l'action. L'écrivain doit vivre intensément et en contact avec la réalité de son temps et des hommes en général. Il doit les connaître où qu'ils habitent, quelles que soient leur race, leur langue, leur religion et leur condition sociale. Il doit se rapprocher d'eux et créer une

---

14. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 44

fraternité universelle. Les tendances altruistes de Suter, de Dan Yack et de Galmot, qui voulaient fonder le bonheur de leurs semblables sur un nouvel ordre, sur le respect mutuel, ne sont que les facettes imagées du souci d'universalité de l'écrivain.

D'autre part, l'action doit être le mobile de la vie. Pour qu'elle soit authentique, l'écrivain doit s'y précipiter, s'enrichir au contact de l'aventure, sentir les frissons du danger, les joies de la réussite, la déception des échecs, la fatigue, le découragement, l'insomnie, bref toute la gamme des sentiments humains et des états physiques et psychiques. Il deviendra réceptif à toutes les impressions qu'il ressentira dans son entourage, dans ses déplacements, dans les événements auxquels il sera mêlé. Les sens en éveil, l'oeil observateur, l'esprit rapide à saisir, l'écrivain, devenu homme d'action, est à l'écoute du monde et des événements de l'univers entier. La somme de ses perceptions, de ses expériences, de ses observations et de ses impressions constitue le contenu de l'oeuvre. Cendrars est revenu sur le sujet dans

Pro Domo:

Tous les beaux livres se ressemblent. Ils sont tous autobiographiques. C'est pourquoi il n'y a qu'un seul sujet littéraire: l'homme. C'est pourquoi il n'y a qu'une littérature: celle de l'homme, de cet Autre, l'homme qui écrit.<sup>15</sup>

L'oeuvre romanesque de Cendrars est dans une large mesure une autobiographie transformée par la conscience et l'art de l'écrivain en une création authentique.

---

15. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 435

Phonographe, gramophone et dictaphone.

Les deux principaux appareils qu'utilise Dan Yack sont révélateurs en ce qui concerne la création. Dans Le Plan de l'Aiguille, le phonographe est la grande passion de l'excentrique Anglais. Il le suit partout, même à bord du Green Star, même dans sa retraite de l'Antarctique - aussi bien dans l'île Struge qu'à Community-City. Il se régale de musique et de sons enregistrés. Nul livre ne l'intéresse. Il s'enorgueillit de ne pas en avoir lu un seul. Ce n'est pas, non plus, un mélomane. Dan Yack ne s'intéresse qu'à ses aventures et à sa vie. L'enregistrement est une reproduction de ce qui lui est extérieur, étranger. Il lui arrive de faire tourner simultanément plus d'une bobine, plus d'un disque. Que ce soit le cri de l'otarie qu'on égorge ou la voix d'une chanteuse de music-hall ou un hymne national, il écoute l'enregistrement avec la joie d'un enfant.

Le gramophone et le phonographe établissent un lien entre lui et la vie extérieure: la nature, la société de ses semblables; celle qui lui permet de vivre ses aventures. Ce sont les appareils qui le distraient de sa solitude, qui apaisent ses appréhensions, qui étouffent les cris de souffrance des autres et qui l'afermissent dans sa confiance en la vie, à laquelle il est viscéralement attaché. Le bruit des obus pendant la guerre, comme le bruit de ses appareils, fait le même effet sur lui.

J'avais l'impression d'avoir enregistré une fois dans ma vie cette symphonie singulière, où les plus furieuses détonations n'avaient pas plus qu'un gémissement étouffé et où la plainte secrète d'un coeur angoissé écrasait la voix des canons. La tête me tournait d'écouter tout cela retentir

au fond de moi-même et, insensiblement, je me mettais à évoquer ces longues nuits d'hiver dans la baraque de l'île Struge, quand le blizzard faisait rage au dehors et que je faisais du bruit, le plus de bruit possible, en déclenchant tous les phonographes et tous mes gramophones pour ne pas apercevoir, dans le vacarme universel de la tempête, la plainte dominante de mes silencieux compagnons. C'était une façon à moi de me défendre, car je veux vivre! Arkadie Goishman, André Lamont et toi, petit Ivan, que me voulez-vous? je ne partage pas plus aujourd'hui vos souffrances, que je n'ai jamais compris vos angoisses, vos rêves, et pourquoi vous êtes morts d'impuissance en voulant vivre votre vie.<sup>16</sup>

Toute rupture avec le monde, la seule contemplation de son Moi, l'attachement à une seule valeur, à un seul aspect de la vie, dans l'ignorance de tous les autres, sont une source d'impuissance artistique. Les trois artistes russes enfermés dans la baraque de l'île Struge ne peuvent produire une oeuvre valable. Goishman ne réussit pas à établir un lien entre les divers personnages qu'il a connus dans le passé; sa vie ne fut qu'une longue palabre stérile. Lamont voit la symphonie qu'il composait s'évanouir avec l'apparition du soleil; il s'était coupé de la réalité. Sabakoff échoue dans sa tentative d'atteindre un absolu de pureté dans la forme; celui-ci se limitait à la reproduction de plus en plus grande et perfectionnée du monocle de Dan Yack, façonné avec des blocs de glace, matériau éphémère. Les trois tentatives sont des échecs.

La fréquentation des oeuvres des autres artistes enrichit l'homme, mais ne lui permet pas de créer. Le phonographe devient le trait-d'union entre l'individu et la vie extérieure. L'écrivain pour créer, pour faire une oeuvre authentique doit plonger dans la

---

16. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 199

vie, dans la société, doit fréquenter les autres, doit établir un contact étroit et vivace avec tous les éléments du monde.

Si le phonographe et le gramophone sont les appareils qui perpétuent le contact avec l'extérieur, le dictaphone, appareil dominant dans les Confessions de Dan Yack, est l'appareil de la création. Dans le premier volet du roman, Dan Yack est le sujet qui vit son aventure, qui agit, qui évolue dans le monde. Dans le deuxième volet, il devient le narrateur. Le "Il" du Plan de l'Aiguille est remplacé par le "Je" dans Les Confessions. Dan Yack relate ses souvenirs. Il prend un recul par rapport à l'action vécue. Alors qu'il était sujet agissant, Dan Yack devient créateur. Avec la distanciation, l'acte prend une résonance particulière et il s'enrichit par l'apport de la réflexion. L'action extérieure assimilée par son Moi s'intériorise et prend une dimension plus grande. Elle réapparaît sous un nouvel éclairage, plus significative, avec une portée universelle, embellie par le verbe.

L'auteur reprend l'action par le moyen du souvenir. Ce thème revient avec persistance dans Les Confessions. Cendrars n'est pas à la poursuite du temps perdu, comme chez Proust. Il part à la découverte du temps changeant, mais qui véhicule la vérité immuable de l'Univers et de notre vie intérieure.

Des oiseaux me réveillent en sursaut. Je m'étais donc endormi? Je regarde par la fenêtre. Dehors il pleut. Ici, comme au front, l'aube tarde à venir. Des avalanches tonnent. Il pleut. Des ombres comme des fumées de suie montent lourdement. C'est l'aube qui s'effiloche. Des nuées déchirées tourbillonnent



dans des lambeaux de lumière mouillée. Et c'est tout de même le printemps, car un oiseau vient de se poser sur une pierre. C'était une corneille à bec rouge qui a poussé son cri aigre et qui s'est envolée. Voici maintenant trois ortolans des neiges qui viennent devant ma porte. Ils piaillent. Je ne bouge pas. Ils piaillent et ils s'envolent. Il pleut. Il vente. C'est tout. Je souris. C'est le printemps.

Au front aussi, des petits oiseaux venaient se poser sur les barbelés et ils chantaient, malgré la pluie, malgré la bise. Ils nous annonçaient le printemps. Alors que même les fleurs des champs ne paraissaient pas, tellement le sol était bouleversé entre les lignes, les oiseaux chantaient. Je me souviens que lorsque nous emportâmes d'assaut la crête de Vimy, une alouette s'égosillait. Moi, je me suis arrêté dans ma course, alors que mes camarades culbutaient déjà dans les tranchées allemandes pleines d'explosions et de cris de carnage, je me suis arrêté dans cette course à la mort, je me suis arrêté pour écouter chanter cette alouette. Elle restait suspendue en l'air, à portée de caillou. La trajectoire des balles, des shrapnells, des obus, des feux de barrage des mitrailleuses tissait une cage invisible autour d'elle. L'oiseau battait des ailes et chantait... Je souriais, ébloui. C'était des trilles d'amour. Le printemps.<sup>17</sup>

Malgré les perturbations atmosphériques, malgré les désagréments sociaux ou politiques, la seule vérité est ce chant de l'oiseau qui salue le printemps, qui répond à un instinct profond en lançant ses trilles d'amour. Ce qui est désastreux, comme la guerre dans l'exemple précédent, n'est qu'accessoire; il modifie, dévie, retarde ou accélère l'évolution de la vie, mais il ne dérange en rien l'attachement de l'homme au rythme cosmique. Le créateur ressent ce rythme d'abord en tant qu'individu et ensuite il le transmet par son oeuvre dans le langage artistique approprié.

---

17. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, pp. 195-196.

Cendrars utilise l'image du dictaphone comme le moyen d'enregistrement et de reproduction. Le dictaphone est aussi l'image de la dualité du Moi et de l'Autre, de l'homme et de l'écrivain. De l'homme qui apporte son expérience et son vécu; de l'écrivain qui transforme cette matière première en un produit différent, ouvré, matamorphosé, mais aussi réel que le vécu. Il devient l'organe reproducteur de l'oeuvre authentique. Epurée de ses imperfections, libérée de sa gangue grossière, stylisée par l'esprit et revécue par la magie de l'écriture, la vie quotidienne devient oeuvre d'art, poésie. Si le dictaphone est l'appareil symbolisant la création, l'acte créateur est plus complexe et son cheminement plus ardu.

#### Le cheminement de la création.

On connaît le mépris de Cendrars pour les littérateurs qui se contentent d'inventer une histoire en l'enrobant d'une forme artistique. Ce genre de littérature sans lien profond avec le vécu est creux. Cependant Cendrars ne néglige pas la forme au profit du contenu. Il amalgame les deux. Dans Pro Domo, il donne la clé de sa méthode:

Mes manuscrits passent par trois états:

1. un état de pensée: je vise l'horizon, je trace un angle déterminé, je fouille, je happe les pensées au vol et les encage toutes vivantes, pêle-mêle, vite et beaucoup: sténographie.

2. un état de style: sonorité et images, je trie mes pensées, je les caresse, je les lave, je les pomponne, je les dresse, elles courent harnachées dans la phrase: calligraphie.

3. un état de mot: correction et souci du détail neuf, le terme juste comme un coup de fouet qui fait se cabrer la pensée de surprise: typographie.

Le premier état est le plus difficile: formulation; le deuxième, le plus aisé: modulation; le troisième, le plus dur: fixation.

Le tout est mon inédit.<sup>18</sup>

Chacun de ces états peut être séparé par des intervalles très longs. Par exemple, l'idée de Moravagine vint à Cendrars en 1912. L'idée mûrit et prend forme en 1917. La version définitive n'est prête que le 1<sup>er</sup> novembre 1925. Treize ans séparent la "formulation" de la "fixation". Dans cet intervalle, l'idée première a subi toutes les transformations qui mènent à la phase finale. Nous verrons en quoi consistent les différentes étapes.

Ce qu'il appelle un état de pensée, c'est la phase de la perception, de l'observation, de la réflexion et du rêve. Ses cinq sens sont comme des antennes de radar qui captent tous les signaux émis par les objets, les sites et les gens qu'il rencontre dans ses pérégrinations. Couleurs, odeurs, sons, saveurs, sensations tactiles s'inscrivent dans sa mémoire. Comme un objectif de caméra, il observe les moindres détails, scrute les coins secrets, découvre ce qui échappe au commun des mortels. Il enregistre comme un magnétophone les paroles, les pensées, les

---

18. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 434.

bruits, les silences significatifs. Tout cela s'entasse en désordre, se confond, fourmille et se métamorphose finalement en images. Des associations se font au gré de la fantaisie et des souvenirs et prennent la forme de l'écriture poétique.

Je remarquais le va-et-vient de la cime des arbres; les frondaisons du parc s'ouvraient, se fermaient, s'agitaient comme des formes voluptueuses; le ciel était tendu, cambré comme une croupe. Je devenais d'une sensibilité extrême. Tout m'était musique. Orgie colorée. Sève. Santé. J'étais heureux. Heureux. Je percevais la vie profonde, la racine chatouilleuse des sens. Mon sein se gonflait. Je me croyais fort, tout-puissant. J'étais jaloux de la nature entière. Tout aurait dû céder à mon désir, obéir à mon caprice, se courber sous mon souffle. j'ordonnais aux arbres de s'envoler, aux fleurs de monter en l'air, aux prairies et au sous-sol de tourner, de se retourner sur eux-mêmes. Rivières, remontez votre cours: que tout s'en aille vers l'ouest entretenir le brasier du ciel, devant lequel se dresse Rita comme une colonne de parfum!<sup>19</sup>

Cendrars établit des correspondances entre les formes captées par ses sens - les arbres, les frondaisons - et la sensualité de Moravagine. L'harmonie entre ces correspondances crée en lui le sentiment de plénitude, de mouvement cadencé selon le rythme de la vie profonde. Le rêve et la réflexion apportent leur contribution pour préciser le sujet. Ce qui n'était que sentiment vague, que perception fugitive, que souvenir plus ou moins vivace, se fixe, s'éclaircit, s'orne d'une parure nouvelle, s'intègre dans une pensée cohérente. Les éléments épars, hétéroclites ou ressemblants, contradictoires ou complémentaires, s'ordonnent en

---

19. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 263

une harmonie nouvelle n'attendant que la volonté du créateur pour se plier à ses exigences.

La matière première de l'oeuvre est prête à la transmutation en écriture.

L'écrivain atteint l'état de style. Même si Cendrars avoue que "écrire est la chose la plus contraire à mon tempérament",<sup>20</sup> et qu'il se plaint d'être obligé de noircir du papier, alors que la vie poursuit son cours avec toutes ses tentations et avec son invitation au "dolce farniente", il éprouve le besoin de bien écrire. L'écriture devient, pour lui, l'exutoire nécessaire d'une longue préoccupation. C'est un moyen pour se défaire d'une obsession, pour redevenir libre. Dans Pro Domo, Cendrars souscrit entièrement à ces mots de son correspondant le Dr. Ferral:

Vous vous êtes libéré de votre double, alors que la plupart des hommes de lettres restent victimes et prisonniers du leur jusqu'à la mort, ce qu'ils disent être de la fidélité vis-à-vis de soi-même, alors que c'est neuf fois sur dix un cas typique de possession.<sup>21</sup>

L'écriture est aussi une renaissance. En effet, l'écrivain, libéré de l'Autre, se retrouve avec lui-même. Il est un homme nouveau, ouvert au monde et à l'univers, réceptif, disponible. Il est comme un enfant, comme Dan Yack, qui, rappelons-le, dans Le Plan de l'Aiguille, se laisse pénétrer par toutes les influences qui l'environnent. Lorsqu'il se sent possédé par ses pensées, il se libère en les dictant à son appareil enregistreur.

---

20. La Vie Dangereuse, Les Oeuvres Complètes, tome IV, p. 223

21. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 444

Dans cette seconde phase de la Création, Cendrars attelle sa pensée à la phrase. Il choisit les images, accorde les sonorités, apprivoise la syntaxe. Sa phrase s'articule au rythme de sa pensée.

Votre front est extraordinairement pur, d'une innocence transparente: mais ce sont vos yeux qui m'inquiètent, vos yeux, vos pommettes et vos tempes. Vous avez ces yeux obliques que j'ai également, avec l'oeil gauche, plus petit, qui scrute et l'oeil droit grand ouvert qui ne semble pas voir, mais écouter, ce qui donne à l'ensemble de notre physionomie un air, non pas hautain, mais absent et à notre regard quelque chose de lointain; mais alors que je n'ai presque pas de pommettes et que j'ai les tempes battantes, avec de grosses veines apparentes, entortillées, embrouillées, salies, ce qui donne à toute cette partie de mon visage un aspect ravagé, sans parler des poignées de taches de rousseur que la vie au grand air m'a jetées dans la figure, surtout autour des yeux, et de quelques cicatrices, vos tempes à vous sont lisses, nettes, inclinées et relevées<sup>22</sup> comme un virage, et vos pommettes sont saillantes.

Comme dans une méditation, il revoit le visage de sa mère et le compare avec le sien dans une longue phrase au rythme lent, articulée savamment par l'emploi des conjonctions.

Sa phrase épouse la forme de l'action:

L'homme l'a entraînée dans un quartier impossible, lointain. Il entre dans une boutique acheter des cigarettes, puis pénètre dans une gare où il lit son journal. Elle le voit tout à coup en pleine lumière. Elle s'inquiète. Elle est épouvantée. Mascha se sauve. Elle croit avoir reconnu un agent de la sûreté. Elle se croit démasquée. Elle saute dans un tram. Elle change deux fois, trois fois de voiture. Elle entre dans un café du centre et en ressort par une autre porte. Elle fait le même manège dans une église. Elle se fait conduire dans

---

22. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 194

des rues animées, elle a peur des grands quartiers déserts. Elle échoue sur un banc. Elle ne sait plus comment elle est arrivée là. C'est un boulevard circulaire. Elle est lasse. Elle n'en peut plus. Ses joues sont brûlantes. Elle a froid dans le ventre. Ses jambes sont brisées. Elle ferme les yeux. Et toute cette terrible journée lui revient. Elle tremble. Elle voudrait être rentrée, se retrouver au milieu des bons camarades. Elle n'en peut plus. Une horloge sonne. Est-ce onze heures du soir ou quatre heures du matin? elle n'arrive pas à compter les coups tant sa faiblesse est extrême. Alors elle se lève et s'en va trébuchante dans la nuit.<sup>23</sup>

Les phrases courtes, débutant par le pronom personnel elle, semblent se bousculer comme les mouvements précipités de quelqu'un pris de panique. L'action de Mascha, qui se reflète dans son trouble intérieur, a l'intensité de ce style rapide et saccadé.

Comme dans l'exemple suivant, la phrase décrit l'état d'âme fiévreux de Moravagine, jeune.

Tout me devenait rythme, vie inexplorée. Je devenais fou furieux comme un nègre. Je ne savais plus ce que je faisais. Je criais, je chantais, je hurlais. Je me roulais par terre. J'exécutais des danses de zoulou. Je me prosternais devant un bloc de granit que j'avais fait déposer dans la pièce, saisi d'une épouvante religieuse. Ce bloc était vivant comme une foire aux chimères, plein de richesses comme une corne d'abondance. Il était bruissant comme une ruche et creux comme un coquillage ardent. J'y plongeais les mains comme dans un sexe inépuisable. Je me battais avec les murs pour pourfendre, transpercer les visions qui montaient de toutes parts. Je faussais ainsi épées, fleurets, rapières et démolis les meubles à coup de massue.<sup>24</sup>

Les phrases courtes qui s'entrechoquent créent admirablement

---

23. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 307

24. Ibid., p. 266

l'atmosphère de névrose. Le rythme rapide suggère la fiébrilité du geste et de la pensée. Moravagine est présent et envahissant par la présence obsédante du "je".

Cendrars obtient, par ce même usage des répétitions dans ses longues phrases, un effet rythmique étonnant. La lenteur du mouvement de la première phrase de l'exemple suivant est en accord avec le glissement lourd et pénible de la chaloupe. La succession du démonstratif ces, qui a valeur d'énumératif, en un crescendo rythmé sur les coups sourds des rames jusqu'à "la lune qui coulait comme un sirop", s'atténue sur "le silence".

Tout devenait monstrueux dans cette solitude aquatique, dans cette profondeur sylvestre, la chaloupe, nos ustensiles, nos gestes, nos mets, ce fleuve sans courant que nous remontions et qui allait s'élargissant, ces arbres barbus, ces taillis élastiques, ces fourrés secrets, ces frondaisons séculaires, les lianes, toutes ces herbes sans nom, cette sève débordante, ce soleil printanier comme une nymphe et qui tissait, tissait son cocon, cette buée de chaleur que nous remorquions, ces nuages en formation, ces vapeurs molles, cette route ondoyante, cet océan de feuilles, de coton, d'étoupe, de lichens, de mousses, ce grouillement d'étoiles, ce ciel de velours, cette lune qui coulait comme un sirop, nos avirons feutrés, les remous, le silence.<sup>25</sup>

Tout est mouvement, mais tout est aussi silence. Les deux derniers mots antithétiques de la phrase "remous" et "silence" résument le rythme. Elle crée une impression de mouvement atténué, ralenti par une atmosphère ouatée mise en relief grâce au choix de mots - élastiques, vapeurs molles, coton, étoupe, mousses...

---

25. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 369



Les allitérations en "s" - ces fourrés secrets, ces frondaisons séculaires, cette sève, etc... - dominant; elles créent l'impression de chuintement et de bruit étouffé. La phrase épouse ainsi la pensée dualiste de l'auteur. L'usage de sonorités et d'images choisies soigneusement crée un ensemble harmonique articulé d'une façon rigoureuse et précise.

L'effet de lenteur est obtenu aussi par des phrases brèves, sans subordonnées, comme dans ce passage où R., le narrateur, décrit son état sous l'influence de la fièvre:

Paludisme.

J'étais abruti, idiot, sans pensée, veule.  
 Sans pensée, sans passé, sans futur. Même le présent n'existait pas. L'eau dégoulinait de partout. Les tas d'ordures grandissaient. Une affreuse puanteur se dégageait du village croupissant où les gros serpents domestiques se lovaient à la porte des cases. Tout était éternel et pesant. Lourd. Le soleil. La lune. Ma solitude. La nuit. L'étendue jaune. Les brouillards. La forêt. L'eau. Le temps pipé par un crapaud ou une ultime gaguère: do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré...<sup>26</sup>

Comme dans un poème, la phrase de Cendrars suit le rythme du récit, elle donne à sa prose des sonorités inattendues, des modulations harmonieuses. Elle devient l'instrument de l'expression de la réalité. Elle est changeante, active ou statique comme la vie intérieure ou extérieure, qu'elle veut décrire. Cette vie immuable dont Cendrars veut se faire le champion, vie à laquelle il tient plus que tout au monde, avec un entêtement à toute

---

26. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 377

épreuve, comme l'illustre Dan Yack; vie qu'il faut savourer intensément, comme Thérèse; vie qu'on est prêt à sacrifier pour se réaliser dans le dépassement.

Vie qui est la source du langage que Cendrars soigne avec un souci de clinicien.

C'est l'état de mot, la phase finale de la création. Il est à la recherche du mot juste, du détail précis. Le mot véhicule les secrets de la matière, de l'énergie, des forces de la nature, du mouvement. La richesse de son vocabulaire est un atout majeur. Son répertoire lexical est composé du vocabulaire de toutes les sciences, de tous les arts, de tous les métiers et de tous les niveaux de langue. Il puise ses trésors de mots dans les dictionnaires, chez ses auteurs favoris, dans les ouvrages spécialisés, dans les diverses couches de la population.

Lorsqu'il ne trouve pas les mots qui lui sont nécessaires, il les forme, tel le mot mélisme qui signifie un murmure mélodieux mêlé à des parfums ou à des odeurs. Il est pantagruélique dans sa consommation de mots. Il est particulièrement fêru de termes relevant de la faune, de la flore, de la géologie, de la pétrographie, de la médecine:

A l'autopsie nous constatâmes l'existence d'une tuméfaction tétro-chiamatique nettement fluctuante et de coloration violacée. L'hypophyse était normale comme la selle turcique, elle ne paraissait pas comprimée, et la section de la tige pituitaire ne fit pas s'écouler le liquide contenu dans la tumeur. Celle-ci occupait l'espace interpédonculaire refoulant latéralement les deux pédoncules cérébraux, en arrière les corps mamillaires, en avant le chiasma et les bandelettes optiques dont la partie interne apparaissait

manifestement aplatie.<sup>27</sup>

Il est à l'aise avec les expressions nautiques, aéronautiques; familier avec les termes culinaires. Il connaît les insectes comme un entomologiste, les plantes et les fleurs comme un botaniste. Il dispose de tous les mots imaginables pour formuler ses images, ses rêves et ses aventures.

La recherche du mot juste, du mot rare, entoure sa phrase d'un halo poétique:

Les eaux pélagiques étaient d'une transparence indéfinissable, avivées dans les bas-fonds par une luminosité de néol qui scintillait, circulait pour s'épanouir soudainement avec l'éclat insoutenable, douloureux de l'air liquide. L'oeil ne pouvait rien fixer. Tout était bleu-bleu et le ciel d'une grande profondeur. Le soleil bâillait comme une écaille avec une perle dans sa charnière.

Tout fondait.

Il faisait chaud. Même lourd.

Tout se nâcrait, s'irrisait avant de tourner au violet décomposé, dans des vapeurs d'un bistre de plombagine striées de longues veinures orangé et rouge sombre.<sup>28</sup>

La vision du poète ici est comparable à celle d'un peintre. La vie prend la coloration d'une palette. La nature s'anime aux yeux du lecteur, prend des proportions inattendues.

Comme un explorateur, dans la forêt touffue des mots, l'écrivain cueille ceux qui refléteront sa pensée et sa sensibilité. Cendrars retient les mots justes, les mots clés. Il les regroupe selon leurs correspondances de couleurs et de sonorités. Il charge ses énumérations et ses accumulations d'un sens nouveau et d'un

---

27. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 411

28. Dan Yack, Les Oeuvres Complètes, tome III, p. 120

mouvement qui donne à la phrase rythme, puissance et vigueur.

Parfois cette recherche peut être longue. Dans Pro Domo, Cendrars raconte qu'il a passé la nuit de la Toussaint pour faire un raccord entre deux parties:

J'étais fier de mon travail de chirurgie et d'avoir su écrire cette dernière ligne où le rêve et la vie et l'ambiance exotique et la dure réalité se compénètrent jusqu'à l'unification et d'avoir su user de ce mot "corallin" comme d'une poudre de projection me remplissait plus de joie et de bonheur que tout l'ensemble du livre sur lequel j'avais tant souffert et peiné.<sup>29</sup>

Cendrars est un grand styliste. Il a l'amour du mot et de la phrase bien articulée et rythmée. Son style est au service de sa pensée, de sa sensibilité et de son récit. Par lui, il réussit à montrer la diversité apparente, mais l'unité profonde de la vie, de sa vie, sujet de l'oeuvre. Il enregistre la réalité permanente de l'homme et la traduit par la vigueur et la mélodie de son écriture.

La création artistique devient ainsi une aventure, au même titre que les aventures rapportées par Cendrars dans ses romans.

---

29. Moravagine, Les Oeuvres Complètes, tome II, p. 441

Le passage où Cendrars a greffé le terme "corallin" se trouve à la page 370. Le voici:

Il pleuvait toujours, et quand il pleuvait, il tombait de l'eau chaude et nos dents se déchaussaient. Quel rêve, quel rêve d'opium! Tout ce qui surgissait dans notre étroit horizon était corallin, c'est-à-dire verni, reluisant dur, avec un relief ahurissant dans les détails, et comme dans un rêve, ce détail était toujours agressif, méchant, plein d'une sourde hostilité, logique et à la fois invraisemblable.

Comme ses héros, l'écrivain passe par différentes phases pour atteindre l'unité.

La perception du monde, l'enregistrement des sensations, les sentiments ressentis au contact de ses semblables, les aventures vécues au jour le jour, la réflexion dans la solitude, constituent la première étape de l'aventure créatrice. La deuxième est celle de l'écriture, la plus astreignante, la plus pénible, mais aussi la plus salvatrice. C'est par elle que se réalise la fusion presque alchimique de l'acte et du verbe, fusion qui aboutit au Grand Oeuvre, à l'unité de l'existence et de l'essence.

## CONCLUSION

Cendrars s'est raconté dans ses romans, comme dans toute son oeuvre. Mais, à travers eux, il a raconté aussi tous les hommes dans ce qu'ils ont de permanent, d'immuable. Nous avons constaté que l'action de ses héros a pour but de les affranchir des contingences, de leur faire prendre conscience de leur condition humaine, de les affirmer à eux-mêmes et face à la société - qu'ils parviennent à la réussite ou qu'ils subissent l'échec - et de les libérer. Les héros assument leur Moi et entreprennent leur quête. Il ne s'agit pas pour eux de choisir entre le Bien et le Mal, entre leurs instincts et les aspiration de pureté et d'idéal, mais de fusionner toutes les forces pour atteindre l'unité profonde et originelle.

L'Oeuvre romanesque est le récit des péripéties de cette aventure métaphysique, de ce mouvement vers la quête de l'absolu. A travers son oeuvre, l'auteur essaie de parcourir le même chemin. Il relate, par ses affabulations, son expérience de vie, ses propres aventures, les aventures collectives de son époque et les étapes de son voyage vers la découverte de l'inconnu. Ce cheminement n'est pas la démarche abstraite de l'intellectuel, mais la conséquence de l'action vécue et stylisée par l'art de

l'écrivain. L'oeuvre littéraire devient l'aboutissement de cette démarche où vie et style littéraire, fond et forme se fondent intimement pour créer un tout aux éléments indissociables, pour atteindre une unité absolue. Cendrars prend place parmi les grands auteurs de la littérature française et mondiale qui ont consacré leur oeuvre à cette quête de l'absolu humain.

Cendrars a mis tout son coeur et toute son âme dans ses romans. A travers ses préoccupations métaphysiques, il a souligné son affection pour l'homme, surtout l'homme de condition modeste, duquel il se sent plus proche, parce que plus vrai. Cet homme n'a pas été déformé par les artifices de la vie sociale, il sent encore, d'instinct, ses racines avec la nature, avec l'univers. Sympathique à la cause des démunis, son oeuvre romanesque se porte à la défense d'un humanisme qui ne connaît ni classes, ni frontières; elle prêche la fraternité. Elle est un hymne à la vie dépouillée de ses fatras, à la vie exubérante, saine, dans le respect de la nature. Elle est une invitation au dépassement.

Notre recherche, dans ses dimensions modestes, ne prétend pas avoir étudié d'une façon exhaustive le thème de l'aventure. Mais nous espérons avoir réussi à amorcer le problème. Nous croyons que l'oeuvre romanesque de Cendrars devrait susciter un intérêt plus grand. Le prosateur vaut le poète.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. OEUVRES DE BLAISE CENDRARS

La Légende de Novgorod, Typographie Sozonoff, Moscou, 1909.

Séquences, Editions des Hommes Nouveaux, Paris, 1912.

Amours, Editions Seghers, Paris, 1912.

Les Pâques à New-York, Editions des Hommes Nouveaux, Paris, 1912.

Prose du Transibérien et de la Petite Jehanne de France, Editions des Hommes Nouveaux, Paris, 1913.

La Guerre au Luxembourg, Niestlé, Paris, 1916.

Profond Aujourd'hui, A la Belle Edition, Paris, 1917.

Le Panama ou les Aventures de mes sept Oncles, Editions de la Sirène, Paris, 1918.

J'ai tué, A la Belle Edition, Paris, 1918.

Du monde entier, ("Les Pâques à New-York", "La Prose du Transibérien", "Le Panama"), Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1919.

Dix-neuf poèmes élastiques, Au Sans-Pareil, Paris, 1919.

La Fin du monde filmée par l'Ange Notre-Dame, Editions de la Sirène, Paris, 1919.

Anthologie nègre, Editions de la Sirène, Paris, 1921.

La Perle fiévreuse, roman fantaisiste inédit publié dans les Nos. 7, 9, 10, 11-12 de la revue Signaux de France et de Belgique, Paris, 1922.



Moganni Nameh, Texte inédit publié dans les Nos. 25, 26, 29 et 30 de la revue Les Feuilles Libres, Paris, 1922.

Sonnets dénaturés, publiés dans l'Oeuf dur, No. 14, Paris, automne 1923.

Documentaires, ouvrage paru sous le titre de Kodak (Documentaire), Librairie Stock, Delamain, Boutelleau et Cie, Paris, 1924.

Feuilles de route, I. Le Formose, Au Sans-Pareil, Paris, 1924.

L'Or, Bernard Grasset, Paris, 1925.

Sud-Américaines, Les Feuilles Libres, No. 44, Paris, novembre-décembre 1926.

Moravagine, Bernard Grasset, Paris, 1926.

L'Eubage, Aux Antipodes de l'Unité, Au Sans-Pareil, Paris, 1926.

Eloge de la vie dangereuse, Les Ecrivains réunis, Paris, 1926.

L'A.B.C. du Cinéma, Les Ecrivains réunis, Paris, 1926.

Petits contes nègres pour les enfants des Blancs, Les Editions du Portique, Paris, 1928.

Le Plan de l'Aiguille, Au Sans-Pareil, Paris, 1929.

Les Confessions de Dan Yack, Au Sans-Pareil, Paris, 1929.

Comment les Blancs sont d'anciens Noirs, Au Sans-Pareil, Paris, 1929.

Une Nuit dans la forêt, Editions du Verseau, Lausanne, 1929.

Rhum (L'Aventure de Jean Galmot), Editions Bernard Grasset, Paris, 1930.

Aujourd'hui, essais, Editions Bernard Grasset, Paris, 1931.

Vol à voile, Librairie Payot et Cie, Lausanne, 1932.

Panorama de la pègre, B. Arthaud, Grenoble, 1935.

Hollywood, La Meccue du cinéma, Editions Bernard Grasset, Paris, 1936.

Histoires vraies, Editions Bernard Grasset, Paris, 1937.

La Vie dangereuse, Editions Bernard Grasset, Paris, 1938.

D'Oultremer à Indigo, Bernard Grasset, Paris, 1940.

Chez l'armée anglaise, Editions Corréa, Paris, 1940.

Poésies Complètes de Blaise Cendrars, Editions Denoël, Paris, 1944.

L'Homme foudroyé, Editions Denoël, Paris, 1945.

La Main coupée, Editions Denoël, Paris, 1946.

Bourlinguer, Editions Denoël, Paris, 1948.

Le Lotissement du ciel, Editions Denoël, Paris, 1949.

La Banlieue de Paris, Texte de Blaise Cendrars sur 130 photographies de Robert Doisneau, La Guilde du Livre, Editions Pierre Seghers, Lausanne, 1949.

Blaise Cendrars vous parle..., Editions Denoël, Paris, 1952.

Le Brésil. Des hommes sont venus..., Les Documents d'Art, Monaco, 1952.

Noël aux quatre coins du monde, Chez Robert Cayla, Paris, 1953.

Emmène-moi au bout du monde!..., Editions Denoël, Paris, 1956.

Entretien de Fernand Léger avec Blaise Cendrars et Louis Carré sur le paysage dans l'oeuvre de Léger, Louis Carré, Paris, 1956.

Trop c'est trop, Editions Denoël, Paris, 1957.

A L'aventure, Textes choisis, Editions Denoël, Paris, 1958.

Films sans images, en collaboration avec Nino Frank, Editions Denoël, Paris, 1959.

Oeuvres Complètes de Blaise Cendrars, en huit volumes, Editions Denoël, Paris, 1960-1965.

- |       |      |      |   |
|-------|------|------|---|
| 1963. | Tome | I:   | <u>Du monde entier au cour du monde</u> , <u>Anthologie nègre</u> , <u>Séquences</u> , <u>Amours</u> .  |
| 1962. | Tome | II:  | <u>La Fin du monde</u> , <u>L'Eubage</u> , <u>L'Or</u> , <u>Moravagine</u> , <u>Petits Contes nègres</u> .  |
| 1963. | Tome | III: | <u>Dan Yack</u> (Le Plan de l'Aiguille), <u>Dan Yack</u> (Les Confessions de Dan Yack), <u>Rhum</u> , <u>Histoires vraies</u> .   |
| 1962. | Tome | IV:  | <u>La Perle fiévreuse</u> , <u>Moganni Nameh</u> , <u>Comment les Blancs sont d'anciens Noirs</u> , <u>Aujourd'hui</u> , <u>Vol à voile</u> , <u>Panorama de la nègre</u> , <u>Hollywood</u> , <u>La Vie dangereuse</u> . |
| 1960. | Tome | V:   | Préface, par Henry Miller, <u>L'Homme foudroyé</u> , <u>La Main coupée</u> .  |
| 1961. | Tome | VI:  | <u>Bourlinguer</u> , <u>Le Lotissement du ciel</u> .  |

1964. Tome VII: Une Nuit dans la forêt, Chez l'armée anglaise, La Banlieue de Paris, Emmène-moi au bout du monde!...
1965. Tome VIII: D'Oultramer à Indigo, Trop c'est trop, Films sans images, Textes inédits en volumes, Blaise Cendrars vous parle...

Blaise Cendrars, Inédits Secrets, Présentation de Miriam Cendrars, Le Club français du Livre, Paris, 1969.

Oeuvres complètes de Blaise Cendrars en quinze volumes, en cours de publication au Club français du Livre.

## II. TRADUCTIONS

Feu de Lieutenant Bringolf (Fragments des Mémoires du Lieutenant Bringolf), Au Sans-Pareil, Paris, 1931.

Al Capone, Le Balafre, sa bibliographie par Fred D. Pasley, Au Sans-Pareil, Paris, 1931.

Hors la Loi, d'Al Jennings, Aux Editions Bernard Grasset, Paris, 1936.

Forêt vierge, de Ferreira de Castro, Aux Editions Bernard Grasset, 1938.

## III. PREFACES

Jean EPSTEIN, La Poésie aujourd'hui, avec une lettre-postface de Blaise Cendrars, Editions de la Sirène, Paris, 1921.

Martin-Luis GUZMAN, L'Aigle et le Serpent, Préface de Blaise Cendrars, Union bibliophile de France, Paris, 1946.

Charles BAUDELAIRE, Les Fleurs du Mal, Introduction de Blaise Cendrars, Union bibliophile de France, Paris, 1946.

Marcelle GOETZE, Alger-Le Can, avec une présentation de Blaise Cendrars, Imprimerie Chaix, Paris, 1951.

L'Oeuvre de Balzac, tome II, présentée par des écrivains d'aujourd'hui (André Maurois, Blaise Cendrars, etc.), Le Club français du livre, Paris, 1953.

La Voix du sang, présentation inédite de Blaise Cendrars pour le roman de José Lins do REGO: L'Enfant de la plantation, Editions des Deux-Rives, Paris, 1953.

Instantanés de Paris, avec une préface de Blaise Cendrars, Arthaud, Paris, 1955.

Erich VON STROHEIM, Poto-Poto, avec une préface de Blaise Cendrars, Editions de La Fontaine, Paris, 1956.

Eric NEWBY, Bourlingueur des mers du Sud, avec une présentation de Blaise Cendrars, La Table Ronde, Paris, 1958.

#### IV. OUVRAGES CONSACRES A BLAISE CENDRARS

ALBERT Walter E., The Poetic Works of Blaise Cendrars, thèse présentée à l'université d'Indiana, U.S.A., 1961.

BUHLER Jean, Blaise Cendrars, Homme libre, Poète au coeur du monde, Editions du Panorama, Bienne, Suisse, Editions Fischbaker, 1960.

LEPAGE Albert, Blaise Cendrars, Les écrivains réunis, Paris, 1926.

LEVESQUE Jacques-Henry, Blaise Cendrars ou Du Monde entier au Coeur du Monde, Etude-introduction aux Poésies complètes de Blaise Cendrars, Aux Editions Denoël, Paris, 1944.

LEVESQUE Jacques-Henry, Blaise Cendrars, Etude suivie d'une anthologie des plus belles pages de l'oeuvre de Blaise Cendrars, Editions de la Nouvelle Revue Critique, Paris, 1947.

LOVEY Jean-Claude, Situation de Blaise Cendrars, A la Baconnière, Neuchâtel, 1965.

MILLER Henri, Blaise Cendrars, Traduction de François Villié, Editions Denoël, Paris, 1951.

PARROT Louis, Blaise Cendrars, Etude suivie d'un choix de poèmes et de textes, Chez Pierre Seghers, Coll. "Poètes d'Aujourd'hui", Paris, 1948.

PAYNE Richard M., Blaise Cendrars, From Action to Contemplation, Thèse présentée à l'université Stanford, U.S.A., 1960.

RICHARD Hughes, Dites-nous Monsieur Blaise Cendrars..., Réponses aux enquêtes littéraires 1919-1957 recueillies, annotées et préfacées par Huges Richard, Editions Rencontre, Lausanne, 1969.

ROUSSELOT Jean, Blaise Cendrars, Editions Universitaires, Coll. "Témoins du XX. siècle", Paris, 1955.

SPARKS Jackson G., The Novelistic Style of Blaise Cendrars, Thèse présentée à l'université de Caroline du Nord, U.S.A., 1967.

T'SERSTEVENS A., L'Homme que fut Blaise Cendrars, Editions Denoël, Paris, 1972.

#### V. ARTICLES CONSACRES A BLAISE CENDRARS.

AMARAL Aracy, "Cendrars no Brasil. Uma saudação de Mario de Andrade", O Estado de São Paulo, Suplemento Literário, 25 janvier 1969. "Paulo Pardo e Blaise Cendrars", E S P S L, 17 mai 1969.

AUBAREDE Gabriel d', Rencontre avec Cendrars, dans Nouvelles Littéraires, 23 février 1956.

BEGUIN Albert, Blaise Cendrars, dans Empédocle, No. 5, novembre 1949, pp. 32-36.

BORNE Alain, Blaise Cendrars, dans le Mercure de France, No. 1135, mai 1962, pp. 192-193.

BORY Jean-Louis, Une aventure d'homme: à propos de Blaise Cendrars, dans le Mercure de France, No. 1172, avril 1961, pp. 692-698.

CHAUVEAU Paul, Revue de Le Plan de l'Aiguille, dans Nouvelles Littéraires, 20 avril 1929, p. 3.

CLUNY Claude Michel, Blaise Cendrars, Poésie du premier jour du monde, dans Nouvelle Revue Française, 16 avril 1963, pp. 695-700.

DIVOIRE Fernand, Cendrars, dans Panorama, 30 mars 1944.

- DUMAY Raymond, De Sauser à Cendrars, dans la Revue des Deux Mondes, mars 1969, pp. 523-537.
- EULALIO Alexandre, L'aventure brésilienne de Blaise Cendrars, dans Etudes portugaises et brésiliennes, faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Rennes, 3e trimestre 1969.
- FRANK Nino, Blaise Cendrars, l'homme le plus seul au monde, dans Nouvelles Littéraires, 21 décembre 1929, p. 5.
- FRANK Nino, Bruit et fureur chez Blaise Cendrars, dans Nouvelles Littéraires, 27 février 1969.
- GANDON Yves, Blaise Cendrars, vu par Dan Yack, dans les Nouvelles Littéraires, 21 décembre 1929, p. 5.
- GUTH Paul, Redevenu Parisien après deux ans, Blaise Cendrars raconte sa vie, dans le Figaro Littéraire, 10 décembre 1949, p. 6.
- JEAN Albert, L'Homme foudroyé, par Blaise Cendrars, dans La France au Combat, 2 mai 1946.
- KEMP Robert, Blaise Cendrars, dans la Revue de Paris, mai 1954, pp. 120-129.
- LEVESQUE Jacques-Henry, Au fil d'une vie, dans le Mercure de France, No. 1135, mai 1962, pp. 88-104.
- MALLET Robert, Blaise Cendrars ou la belle aventure, dans le Figaro Littéraire, 16 août 1953, p. 2.
- MAURIAC Claude, En burlinant avec Blaise Cendrars, dans le Figaro Littéraire, 6 mai 1950, p. 3.
- MONFORT Eugène, Revue de Moravagine, dans Marges, 15 juillet 1926, pp. 226-227.
- MORA Edith, Poésies 58, Blaise Cendrars, dans les Nouvelles Littéraires, No. 1603, 26 juin 1953, p. 1.
- NADEAU Maurice, Blaise Cendrars, poète et baroudeur, dans Plaisir de France, décembre 1955, pp. 29-32.
- PARINAUD André, Blaise Cendrars: Distinguons les poètes et les aventuriers du dimanche, des explorateurs scientifiques et des mordus de sport, dans Arts, No. 376, 18-19 septembre 1952, p. 10.
- PARINAUD André, Blaise Cendrars: Les foules modernes traversent la vie dans les passages cloutés, dans Arts, No. 368, 17-23 juillet 1952, pp. 1, 6.
- PERRUCHOT Henry, Blaise Cendrars, ou vivre est une action magique, dans Synthèse, No. 89, octobre 1953, pp. 134-191.

PORQUEROL Elisabeth, Blaise Cendrars, dans la Nouvelle Revue Française, 9e année, No. 99, pp. 513-520.

POULAILLE Henry, A travers le monde avec Blaise Cendrars, dans Livres de France, No. 4, août-septembre 1950.

RAGON Michel, Blaise Cendrars, dans le Mercure de France, No. 1135, mai 1962, pp. 199-200.

REYES Salvador, Blaise Cendrars hace el inventario de nuestro tiempo, Letras del Ecuador, No. 65, mars 1951, p. 4.

ROTHMUND Alfons, Blaise Cendrars, humaniste voyageur de XXe siècle, Die neueren Sprachen XI, 1962, pp. 307-320.

ROUSSEAUX André, La poésie brute de Blaise Cendrars, Figaro Littéraire, 7 septembre 1957, p. 2.

ROUSSELOT Jean, Deux heures chez Blaise Cendrars, Nice-Matin, 19 octobre 1956.

SIGAUX Gilbert, La Place de Cendrars, La Table Ronde, No. 6, juin 1948, pp. 1017-1019.

SIMIOT Bernard, Le monde aujourd'hui vu par Blaise Cendrars, Revue des Deux-Mondes, No. 4, 5 février 1961, pp. 743-745.

SZITTNYA Emile, Logique de la vie contradictoire de Blaise Cendrars, Mercure de France, No. 1135, mai 1962, pp. 63-76.

TEMPLE F. J., Blaise Cendrars commence, Mercure de France, No. 1135, mai 1962, pp. 139-192.

T'SERSTEVENS A., Blaise Cendrars, Livre de France, No. 4, août-septembre 1950.

VIALAR Paul, Blaise Cendrars, Biblio, No. 3, mars 1956, p. 3.

WECK René de, Monsieur Blaise Cendrars, L'Action Française, 19 décembre 1929, p. 3.

Revue de Les Confessions de Dan Yack, Mercure de France, 1 février 1930, pp. 706-707.

Valeur Dynamique de Blaise Cendrars et de Plan de L'Aiguille, Mercure de France, 15 juin 1929, pp. 729-732.

## VI. HOMMAGES A BLAISE CENDRARS.

1950. Blaise Cendrars, No. 4 de Livres de France, août-septembre 1950.
1954. Salut, Blaise Cendrars! Numéro spécial de la revue Risques, No. 9-10.
1959. Blaise Cendrars, Paris, aux éditions Innothéra, Coll. Les Ecrivains contemporains, No. 27, février 1959.
1956. Blaise Cendrars, Numéro de mars de Livres de France, VII année, No. 3.
1958. CARRIERI Raffaele, Blaise Cendrars, Milan, All'insegna del Pesce d'Oro, Coll. Serie Illustrata, No. 65.
1961. Omaggio a Blaise Cendrars. Numéro spécial de la revue Letteratura, No. 52, Rome, juillet-août 1961.
1961. Institut Français de Florence: Hommage à Blaise Cendrars, Rome, Editions de Luca.
1962. Blaise Cendrars. Numéro spécial du Mercure de France, Paris, mai 1962, No. 1135.

## VII. OUVRAGES CONSULTÉS

- CHADOURNE Jacqueline, Blaise Cendrars Poète du Cosmos, Seghers, Paris, 1973.
- PICON Gaétan, Panorama de la Nouvelle littérature française, nouvelle édition refondue, Editions Gallimard, Paris, 1960.  
(N.R.F.)
- ZELTNER Gerda, La Grande aventure du roman français au XXe siècle, le nouveau visage de la littérature, Editions Gonthier, Paris, 1967.